

Poésie La Vie

JOURNAL



Y A PAS DE NOM À LA MISÈRE

Association de fait du peuple au coeur intelligent avec ses poètes et ses savants.

Culture Humaine - Art de Vivre - Éducation Populaire - Culture Gratuite - Artistes Bénévoles

*Y a pas de nom à la misère
Y a que oui à ce mystère
Qui vous donne le mauvais air
Pour voguer dans cette galère*



Journal gratuit Pierre Marcel MONTMORY trouveur - Nizar Ali BADR sculpteur

VOULOIR *poème de Pierre Marcel Montmory maître trouveur*

Le temps, la science L'éternité, la poésie Il existe le temps mécanique des horloges Et il y a l'éternité de l'infini. Les outils de mesure inventés par les humains Et la révolution permanente créée avec l'univers. Les uns nous conditionnent, les autres nous libèrent. La science n'a pas l'exactitude de la poésie. Le savant marche tête haute dans la poésie. Le poète va pieds nus dans le savoir.	Tout est commencé. Passe et jouit ou passe Et souffre. Le Soleil, toujours lui ! Et la Lune à la une ! + Aller-retour d'où l'on vient Mais ailleurs déjà Tout bouge sans cesse L'idée maîtresse Change d'adresse D'ici à là-bas L'amant en chemin Tourne la roue Orgueilleux et fier Du vent prospère ! + Le temps, le savoir ! L'éternité, l'infini ! Y a pas l'espoir Mais le malheur La joie de vivre La rage au cœur Cessent les calculs	Passent les éternités Sur la bascule La vie pesée + Suivre le futur Fuir le passé Oublier le présent Absent immobile Pierre tombale Dur insensible Indifférent mépris La vie du mort Peur lâche Assassin + Mais rien Seulement la Terre Seulement le Ciel Être à demeure Avoir du cœur Faire sa chance Anonyme créance D'un humain D'une humaine	De l'Humanité + Écris encore ! Et crie toujours ! Peu importe ton sort Il restera ton amour Si tu nous as comblés Tu vivras toujours Dans nos poitrines Changent les esseulés Les orphelins du temps Qui vivent l'éternité + Ne t'inquiète plus mon ami(e) Nous sommes à tes côtés Toi qui nous as choyés Sans rien dire ou demander Nous étions nous sommes Avec toi sans penser Juste à sentir ta présence Le beau silence de l'amitié Où tu as fait apparaître Les poètes Que nous sommes devenus
--	---	---	---

Vouloir faire un aveu

A propos de « Vouloir » ; juste vouloir faire un propos. Un poème narrateur qui, en concentré de réflexions, nous livre toute la vie enchaînée, castrée, un bout de papier qui réfléchit à la place des siècles.

« Vouloir », en quelques mots, n'est pas un verbe conjugué au futur, mais plutôt un coup dans la marre, un coup de pied dans le fourmilier qui nous permet de tout « vouloir » voir et élucider.

Situé entre le sacré et le profane, « Vouloir » tente de sacrifier les temps médiocres et profaner l'exactitude de la souffrance et de sa bascule. Dans ces contrées joyeuses et pleines d'amitié, le malheur, en aveugle cul-de-jatte, n'a aucune chance d'y mettre le pied.

« Vouloir » est très pressé et nous montre le chemin de la liberté, la vie, la joie d'aller au-delà de l'éphémère au singulier et en plus rien.

Le néant du nihilisme qui nuit à la poésie et provoque la nuit du charlatanisme sophistiqué qu'on appelle d'un nom coloré « civilisation moderne », est tout simplement insulté, malmené, jeté hors circuit des poètes qui ne veulent rien savoir mais sont plutôt subjugués par « Vouloir » et le transformer en valeur éternelle afin d'amadouer les diables de la mémoire et donner du tonus à l'éternité pour qu'elle puisse déjouer la mort comme elle le fait déjà avec brio.

Les astres, grands et petits, vont et viennent, changent d'adresse mais jamais avec maladresse ; ils connaissent les rois, les parois de l'orgueil et les lois de l'amour qui s'adressent à leur cœur où le bonheur prospère sans faire les champs, sans se ruer pour tourner de roue, sans fouler sur les cadavres des autres. Pour dire que la rage n'est pas toujours nocive à la santé du poète ; elle lui offre sa chance d'être, de devenir humain, sans cri, sans larme, sans aucune arme.

« Vouloir » c'est la jolie fragrance de l'amitié.

Abdecelem Ikhlef professeur





POUR LA POÉSIE

Le fait est dégradant pour la poésie, la dénuder de son sens humain, de son âme première, lui octroyer une identité usurpée, bafouée, taillée sur mesure afin de l'achever ou de la laisser amputée, étourdie, inachevée. Boucler la boucle de l'inconscience serait une décision fatale aux bipèdes que nous sommes. La société moderne est tombée victime de toutes les affres qu'elle a engendrées. Automutilation ou absence de miroir dans lequel l'image aura une chance d'être revue et corrigée.

Les textes du poète Montmory se lisent dans tous les sens car ils défendent la même cause ; « engagés » disent certains, mais la poésie ne se souvient pas des lettrés et d'autres littérateurs capables, en ex professo, de catégoriser la parole de l'homme et lui coller une identité meurtrière. Faiseurs de chemins caillouteux, de rencontres douteuses, de musicalité qui laisse à désirer, de refrains grossiers, ils abiment la splendeur et le lyrisme de la parole.

Dire l'humain et ses périple existentiels nécessite une honnêteté et un engagement sans hésitation aucune car l'égoïsme pousse chacun de nous à dire : « sans moi, que deviendrait le monde ? ». L'éphémère se meut en légende et se perpétue dans l'ignorance macabre, asile de toutes les erreurs, de toutes les machinations préméditées et les paroles dénigrées. La poésie se fait devoir de sauver le Monde, pas le Cosmos en tant qu'imaginaire défiant l'intelligence humaine mais en Sourire apte à déclencher une épidémie de joie, une euphorie perpétuelle qui, de sitôt, devient le nid de tous ; le Monde de toujours sans les salauds.

La poésie offre la possibilité de jouer au magicien, au prestidigitateur agile, de saisir l'insaisissable et d'élucider les rapports sensibles et fragiles de l'homme avec ce qui le taraude. Dans le

poème, il paraît qu'il n'est jamais trop tard de courir, d'espérer, de se renouveler avec chaque aube. De s'adresser aux autres, qui ne sont en fin de rêve que nous-mêmes. Notre propre lucidité qui nous anime. C'est cela la noblesse de cette poésie qui persiste, médite, milite sans relâche afin de rendre justice à toutes les causes marginalisées.

Abdecelem IKHLEF

*Je n'ai que des chansons
Pour celui qu'on enchaîne
Pour la main qu'on refuse
Pour le jour qu'on accuse
Je n'ai que des chansons
Pour les blés qu'on piétine
Pour la nuit qu'on malmène
Pour la colombe en deuil
Sur l'olivier brûlé
Mais je sais qu'un refrain
Ça peut faire du bien
Donne-moi ta main
Viens...*

Malek HADDAD

Exister Est-ce Seulement Vivre ?

L'Art est pouvoir.

- Non pas pour dominer des pays et changer des sociétés ou pour provoquer des révolutions ou opprimer les autres.

... C'est le pouvoir de toucher l'âme des hommes et, à la fois, d'y semer les graines de son amélioration et de son bonheur. Jocelyn WOMBA

Je ne suis pas de ceux qui croient qu'on peut supprimer la souffrance en ce monde ; la souffrance est une loi divine ; mais je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère.

Victor HUGO

Société sans roi

Humanité sans frontières

Religion sans livre

Société sans misère

Religion sans l'enfer

Humanité sans la guerre



**La plus haute autorité
c'est le peuple !**

Dans ma pensée il y a la fraternité pour base et le progrès pour cime.

Je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscire, je dis détruire. La misère est une maladie du corps social comme la lèpre était une maladie du corps humain.

Détruire la misère ! Oui, cela est possible. Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse ; car, en pareille matière, tant que le possible n'est pas fait, le devoir n'est pas rempli. Victor HUGO

MON CŒUR T'ESPÈRE

Je n'aime pas être suivi. Je préfère que nous marchions ensemble. Si nous parlons de notre Constitution, sache qu'elle est nous, qu'elle est ancrée, en nous, qu'on ne peut nous dissocier, qu'elle nous constitue, elle fait partie de notre corps, chacune de nos pensées et chacun de nos sentiments naissent entiers de notre constitution, comme notre respire au grand air, comme nous marchons sur les chemins, pour sentir la vie, la vie que notre curiosité imagine, avec ce don que nous avons de donner ce que nous donnons de nous-mêmes, de donner à l'autre le peu que nous possédons, et pour être riches, nous avons toute la vie pour le sentir, nous sommes des humains qui se partagent l'Humanité entre l'homme et la femme, et nos enfants, la tendresse et le courage, sur la Terre, île ronde, dans l'Univers, notre horizon le ciel et nos rêves les étoiles, quand le jour et la nuit se relaient pour garder la paix, et que nos passions s'épuisent en perdant leur sang dans le rougeoiement des couchants, et qu'aux levers les rêves nous laissent les balbutiements d'un chant toujours nouveau, comme l'air vif du vent qui pénètre dans la poitrine d'un enfant qui naît, c'est un nouveau monde au monde que l'on fait en marchant, bras dessus bras dessous.

Je n'aime pas être suivi. Je préfère que nous marchions ensemble. Qui me suit ou me précède n'a rien à me donner mais tout à me prendre, mais moi j'aime partager, alors, marche à côté de moi, pour tirer le rideau de l'inconnu, ensemble, d'un geste solidaire, afin que l'horizon recule d'un pas à chacun de nos pas, et que l'éternité de l'amitié soit renouvelée comme le présent cadeau de ta main dans la mienne.

Notre constitution est le meilleur rempart contre tous les abus des suiveurs et des meneurs.

À force de suivre l'individu devient servile.

À force de mener l'individu se corrompt.

Marchons ensemble tant que l'oppression sera, d'hier comme de demain, soignons notre constitution pour que jamais ne s'éveille l'instinct des mauvaises bêtes humaines dont la langue ment quand les gestes sont faux, bêtes humaines dont le geste violent réclame des hymnes de délivrance.

Les chants de liberté accompagnent l'austérité quand les chants d'amour délaissent les opprimés.

La liberté et l'amour ne font pas usage de mots, et la musique ne vient que des battements des cœurs où tendresse et courage cohabitent et c'est tout dire.

Nous ne pouvons gouverner l'amour, nous aimons sans raison.

La liberté ne se négocie pas, nous sommes libres ou pas.

Mais la liberté n'est pas une tradition, il faut la rappeler à chaque occasion quand un ordre est donné.

Dire non est le principe de base du libre.

L'anarchie naturelle de la vie nous impose d'occuper librement notre paresse. Sans foi ni raison. Juste est le plaisir de sentir la vie. C'est une façon d'admirer notre possession. Notre avoir : la vie. Notre seule chance : vivre.

Dire non – même quand il faut dire oui, c'est comme dire : je suis. Cela exclut les autres de soi mais les rejoint par l'être : nous sommes tous des humains. Cela suffit de nous ressembler pour que je sois pour moi avant toi. Moi, c'est moi, toi, tais-toi, le temps que je me décide comment je te vois et si je t'écoute.

Maintenant, j'ai dit tout ça, mais, si tu viens chez moi, entre sans frapper, mon cœur t'espère. Pierre Marcel Montmory – trouveur

À Babel,

Adieu !

Adalbert Gaufileys, le vieux trouveur, s'était retourné sur nous alors qu'il reprenait la route dans le couchant du Soleil :

À Babel,

Adieu !

Sans qu'une ligne fut tracée il avait arpenté de son souffle le cercle de notre communauté et chaque vers avait exprimé un sentiment dans son entier.

Était-il à cours de provisions ou allait-il trouver une nouvelle inspiration dans le prochain jour qui s'annonçait déjà ? À la fin de cette nuit où sa parole nous avait abandonnés à notre destin silencieux ? Nos oreilles encore pleines du bruit de ses syllabes de pierres forgées au feu par ce maître de vie dont les vocables emplissaient nos têtes de mots nouveaux que les anciens buvaient à sa bouche comme des élixirs de jeunesse ?

À Babel,

Adieu !

Adalbert Gaufileys, il repasserait par ici dans une éternité, ni plus ni moins, comme lorsque nous disons à la naissance de chaque enfant qu'il est un nouveau monde au monde !

À Babel,

Adieu !

Seule la vague et seul le vent sur le rocher de la Terre.

Ma marche rapide détourne mon chagrin et l'inquiétude s'éloigne.

Combien de pas encore pour retrouver mon calme.

Le jour éblouissant rudoie mes nerfs.

Le fracas de la mer se mélange à l'eau salée de mes larmes.

Le vent mugit et m'asperge d'embruns.

Mon cerveau bouillonne de mon sang.

Noyé dans la brume, je serre les poings en appuyant ma marche; et je tire l'horizon à moi, vers la clarté du Soleil.

Je laisse là la mer et gravis la dune.

Le sable collé à ma silhouette flageolante, je ramène à moi mon ombre qui ne me cède aucun pouce de terrain.

Ma marche pénible me charge une lourde fatigue sur le corps.

Je rage. Je grince des dents.

Des rayons de lumière blanche, et dans ma main la main de mon enfant qui rit, et alors, je suis dans les pensées d'une femme, et puis, avec des amis qui m'espèrent.

Pourquoi ai-je toujours du chagrin et pourquoi cette fièvre chaque fois que je me vois seul.

Ma voix me parle, mes yeux me voient, mes oreilles m'entendent, ma peau me touche, mon nez hume mon odeur.

Ivre de joie et de chagrin mêlés, ayant bu sucre et amertume, j'ouvre mes bras, mon sang se calme.

Le chagrin derrière moi. La joie libérée. Rien d'autre.

Je mesure mes pas dans ma tête et mes pieds me racontent tout ce qu'ils peuvent tirer du sol.

Tombé, le vent me relève; debout, la vague me ramène vers le rocher de la terre, ou alors la mer m'enlève.

Que d'épines dans la braise quand la peau découvre la chair et que les os flambent pour allumer le sang. Et que la moelle bout jusqu'à ce que toute parole soit fondue dans le moule creux de la souffrance. Et qui délivre un atome de joie. Et qui fera naître le sentiment dans un cœur raisonné.

Assis sur le rocher, je me suis laissé aller. La mer m'a rappelé à sa marée entêtée, et son eau m'aurait engloutie si je n'avais pas bondi pour rejoindre la rive et y planter mes deux pieds et reprendre ma marche. Je

tangue, saoulé par l'averse de brume affolante dont j'ai bu de fortes gorgées.

Je n'écris pas encore, je serre les dents. Je regarde au loin dans la brume de l'inconnu, ma présence dans cette lumière, le jour me brûle en dedans. Il y a quelque-chose d'obscur derrière moi, le passé qui ne peut me dépasser. Je respire mes émotions à fleur de nuit.

Là-bas, est-ce la porte ouverte du camp que laisse ouverte le rêve impétueux de l'amoureux ? Dois-je attendre que les bras parents de mon être possèdent un laisser-passer ? Où fuis-je à toutes jambes loin des tortures ? Enveloppé du drap de ma peau, en route, je m'écarte des miradors. J'avance, toujours j'avance, tant que je peux marcher, le danger ne me rattrape pas.

Et puis je rejoins l'ami qui m'ouvre sa porte et nous ne sommes plus qu'une parole. À côté de mon chemin, se révèlent les abîmes de la trahison. Ici, je ne suis personne, seule mon idée peut entraîner des suiveurs dont j'ai peur qu'ils ne soient de la racaille à profiter des survivances.

Je ne survis point. Mon cœur bat ma volonté calme. Le courage d'aimer met mes sens en alerte et, à l'instant, l'émotion du voyage prévient mon intelligence, de mon point d'ancrage dans cette vaste existence terrienne.

Je suis ce petit enfant qui attend son père à la sortie du camp. Je suis ce petit enfant qui attend sa mère de l'autre côté de la frontière.

Une vague soustraite à la mer a frappé le rocher et une pierre a roulé sur le sable mouillé. Je suis cette pierre. Une pierre de rêve, un morceau d'étoile dans le lit du dormeur. Et qui me trouvera au réveil aura la surprise de la joie, et moi, moi, je retournerai dans le flot des larmes pour me ressourcer de bonheur. Le bonheur de pleurer parce que j'ai la vie et je suis encore.



PIERROT

(Naissance d'un personnage)

Achète-moi une tour Eiffel. Y en a pas des merveilles comme ça, où je vais.

Le petit bonhomme tire sur la main de sa mère, pile sur la pointe de ses souliers, se cabre pour admirer la grande dame élégante dans sa dentelle de fer. Au-dessus de sa coiffe piquée d'antennes pour écouter l'Univers, le ciel n'est pas très haut.

Achète-moi une tour Eiffel.

C'était juste au réveil, au sortir du rêve, le ressac de la première vague du petit jour dans un éclat de lumière blanche.

Achète-moi une tour Eiffel. Je connais des merveilles et je vivrais de les avoir connues.

Le petit garçon pose un baiser dans le creux de sa main et souffle dessus vers la tour qui ne bouge pas d'un écrou. Il faut prendre un ascenseur pour lui baiser le cou à la dame de fer.

Le petit garçon tire plus fort sur la main de sa mère. Sa mère s'arrête, le regarde et il la voit moins grande que la tour. Sa mère : qu'est-ce que tu veux, Pierrot ?

Achètes-moi une tour Eiffel, je veux une tour Eiffel. Bon, d'accord Pierrot ; viens.

Sa mère lui offre ce qu'il veut le plus pour emporter là-bas, en souvenir de cette visite à dame Eiffel. Un bon souvenir où il y a maman quand il souffle un baiser pour la chance.

Il pensait bien qu'il allait revenir à condition d'emporter ce souvenir. La petite tour Eiffel dans sa poche deviendrait un porte-bonheur, plus tard, quand il se serait rendu à l'exil.

À l'exil de toute terre et qu'un jour, fouillant dans sa poche et trouvant un morceau de ferraille ouvragé, il aurait connaissance d'un lieu-dit où paraissent des merveilles et alors l'exil s'ouvrirait, comme l'île des milles merveilles.

L'aventure recommencerait. Et chaque jour, l'un après l'autre, à courir sur les rives au pied des merveilles.

Il frissonne un instant soumis à d'intenses émotions. Il se relève, debout, indéfiniment, dans la clarté blafarde de l'exil, exigeant au moins le souvenir d'une merveille. Une merveille à la mesure d'un homme.

La lumière se rallume à l'évocation du souvenir de la tour Eiffel. Des lignes de ses mains part une nouvelle dimension. Pour sculpter sa propre ombre, son exil infini.

Même sans icône, sans effigie, il lui faudrait créer le souvenir de sa propre merveille. Le petit homme encore primitif ne pense pas à cela, ou il ne pense qu'à cela, qu'à sa propre réalisation.

Sa pensée, à l'ombre de l'image, féconde la lumière d'autres mondes. C'est ainsi qu'il repeuple son exil et qu'il sent du même coup le sang vif couler par tout son corps et que son esprit recrée pour lui sa lumière. Une merveille promise offerte à son cou.

(Pantruche : Paris - argot)

Pierrot rejette violemment le drap de dessus sa tête et bondit hors du lit, retombe sur ses pieds en poussant un cri bref pour chasser de son esprit les images qui le hantaient pendant son sommeil.

Il est maintenant vif et clairvoyant. Et déjà à la tâche. Il sculpte toute sa journée. Des tours Eiffel.

MATOU D'PANTRUCHE

(à mon ami Gérard Legrand)

Ô, Matou d'Pantruche
T'es parti pour Trucmuche
Si l'amitié est l'égalité des amis
Je dois mourir aussi

Comme j'ai jamais palpé
J'me suis abîmé les mains
Ma guitare est usée
J'm'en vais demain matin

Ô, Matou d'Pantruche
T'es parti pour Trucmuche
Si l'amitié est l'égalité des amis
Je dois mourir aussi

Elle m'a tatoué une ancre
Sur la blessure de mon cœur
Elle voulait bien d'un cancre
Qui la prenne pour une sœur

Ô, Matou d'Pantruche
T'es parti pour Trucmuche
Si l'amitié est l'égalité des amis
Je dois mourir aussi

Sur les boulevards du hasard
Le destin tire ses couteaux
Dans la fumée des bars
La mort se couche tôt

Ô, Matou d'Pantruche
T'es parti pour Trucmuche
Si l'amitié est l'égalité des amis
Je dois mourir aussi

C'est Hélène qui m'a sauvé
Du vin où je noyais ma mélancolie
C'est Dihya qui m'a bordé
Danse jolie mélodie

Ô, Matou d'Pantruche
T'es parti pour Trucmuche
Si l'amitié est l'égalité des amis
Je dois mourir aussi

Mourir d'amour

C'est mourir de vivre.

Mourir d'amour

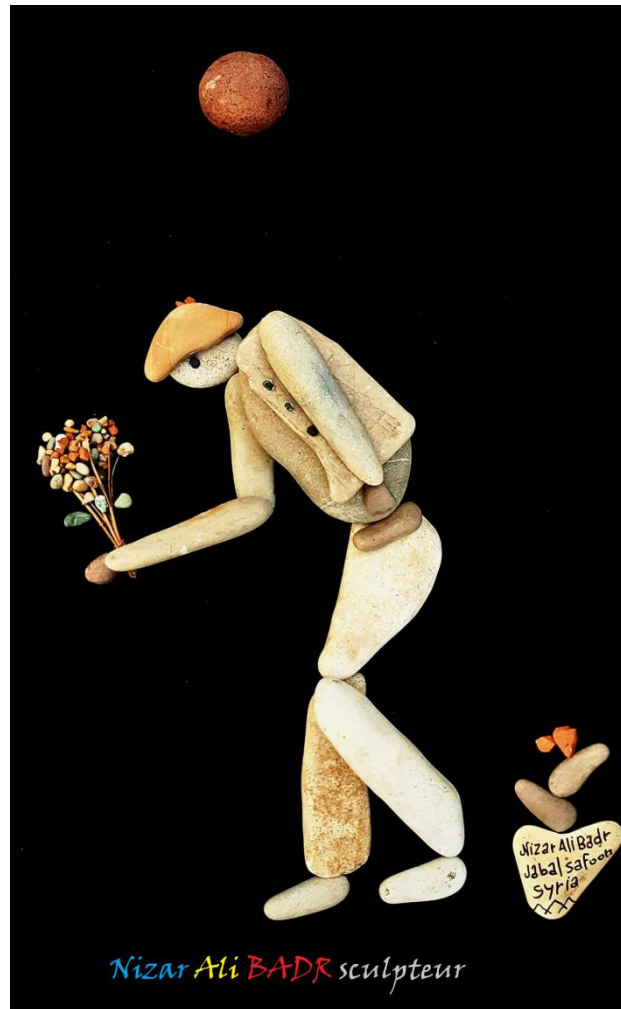
C'est survivre à la mort

Vivre encore

C'est aimer toujours.

En développant ses sens naturels (vue; odorat; ouïe; goût; équilibre; toucher), l'humain développe sa connaissance de l'Univers pour acquérir un savoir dans le temps qui lui est donné par la mécanique des horloges. L'autonomie de l'humain est illusion, la technologie n'a d'efficacité qu'autant l'humain reste le médiateur entre la nature et ses outils-jouets. La religion n'est efficace que dans l'impossibilité à s'approprier une vérité absolue, elle restera une probabilité comme tout savoir. L'humain doit rester naturel pour ne point abîmer sa nature. Si l'humain croit qu'il s'autonomise mais, en fait, ne s'améliore que lorsqu'il accède à l'infini en développant ses sens naturels. Il invente alors un langage personnel pour entrer en relation avec l'éternité qui est poésie.

Pierre Marcel Montmory trouveur



Nizar Ali BADR sculpteur

Gardez-vous de vous nommer poète car c'est une destinée que très peu d'êtres reçoivent et il faut aussi une grande santé pour.

Et pour être savant poète, il faut naître avec tout le savoir et vivre toujours au milieu du peuple. Oui, il faut passer la moitié de sa vie à observer tout ce qui vit et l'autre moitié de vie à fabriquer des poèmes dans un atelier que vous devrez construire avec votre tête et faire de vos mains les meilleurs outils. Si vous avez le confort méfiez-vous de lui, il encombre la liberté. Si vous ne possédez que trois bouts de bois et deux ficelles vous aurez l'imagination pour maîtresse. Vous devrez être né artisan et savant et donc discipliné. Les muses feront grandir votre génie

et toujours vous offrirez vos dons au peuple, c'est-à-dire devant tout le monde.

Vous ne gagnerez point d'argent à donner car les marchands ne veulent que prendre.

Si vous n'avez point d'ambition, ne cherchez pas à plaire, n'intriguez pas pour un statut, un salaire, des récompenses, vous aurez votre contentement dans l'anonymat car vos poèmes parleront pour vous. Ce qui doit rester se sont les poèmes paroles dans le vent bienfaiteur anonyme. Le poète annonce le recommencement du monde, il marche au côté de son peuple et ne prend aucun parti.

Ce qui est sacré pour le savant et le poète, c'est la vie.

Le sujet, le verbe, le complément et l'objet du poème est tout ce qui vit : les humains et les autres races animales, végétales, minérales et toutes les choses que l'humain crée à partir de tout.

Le poète et le savant sont comme les rossignols, ils chantent pour chanter, aiment pour aimer et, pour casser la graine, ils grattent le sol.

Alors, au travail !

Au travail, les artistes ! La rue meurt de vos silences ! Que les pouvoirs gardent les ruines et que poussent les ronces dévorantes !

Au travail !

Nous partons à pieds avec le vent dans les mains. Pétris de certitude que l'éternité est là, et que sa rumeur sous nos pas s'enfonce dans le sable. Nulle trace que ce verbe qui ne meurt jamais que si nous lui laissons le pouvoir de se taire.

Pierre Marcel Montmory maître trouveur

Le savant marche tête haute dans la poésie.

Le poète va pieds nus dans le savoir.

Poésie La Vie

Pierre Marcel Montmory maître trouveur

Nizar Ali BADR sculpteur

"J'aime me sentir étranger car alors je ressens encore davantage mon humanité".

Pierre Marcel Montmory trouveur



photographie d'Abdulkadir Karatas

La liste des 10 stratégies de manipulation à travers les médias.

1-La stratégie de distraction

L'élément primordial du contrôle social est la stratégie de distraction qui consiste à détourner l'attention du public des problèmes importants et des changements décisifs des élites politiques et économiques, par la technique du déluge ou des inondations de distractions continues et d'informations insignifiantes.

La stratégie de distraction est aussi indispensable pour empêcher le public de s'intéresser aux connaissances essentielles, dans le domaine de la science, l'économie, la psychologie, la neurobiologie et la cybernétique. Maintenir l'attention du public déviée des vrais problèmes sociaux, emprisonnée par des thèmes sans réelle importance.

Garder le public occupé, sans aucun temps pour penser.

2-Créer des problèmes puis apporter des solutions.

Cette méthode est aussi appelée « *problème-réaction-solution* ». Il y a un problème, une "situation" prévue pour provoquer une certaine réaction du public, avec pour objectif que ce soit le mandant des mesures que l'on souhaite faire accepter. Par exemple : laisser la violence urbaine se propager ou intensifier, ou organiser des attentats sanglants, dans le but que le public soit celui qui exige des lois sur la sécurité et les politiques au détriment de la liberté. Ou aussi : créer une crise économique pour faire accepter comme un mal nécessaire la rétrocession des droits sociaux et le démantèlement des services publics.

3-La stratégie de gradualité.

Pour faire accepter une mesure inacceptable, il suffit de l'appliquer progressivement, au compte-gouttes, pendant des années consécutives. C'est ainsi que des conditions socio-économiques radicalement nouvelles (néolibéralisme) ont été imposées au cours des décennies des années 80 et 90 : État minimum, privatisations, précarité, flexibilité, chômage massif, salaires qui ne garantissent plus de revenus décents, tant de changements qui auraient provoqué une révolution si elles avaient été appliquées en une seule fois.

4-La stratégie de différer.

Une autre façon de faire accepter une décision impopulaire est de la présenter comme "douloureuse et nécessaire", en obtenant l'acceptation publique, à l'heure actuelle, pour une application future. Il est plus facile d'accepter un sacrifice futur que de sacrifier immédiatement. D'abord, parce que l'effort n'est pas celui qui a été utilisé immédiatement. Deuxièmement, parce que le public, la masse, a toujours tendance à espérer naïvement que "tout ira mieux demain" et que le sacrifice demandé pourrait être évité. Cela donne plus de temps au public pour s'habituer à l'idée du changement et l'accepter résigné lorsque le moment arrive.

5-S'adresser au public comme aux enfants.

La plupart de la publicité directe au grand public utilisent des discours, des arguments, des personnages et une intonation particulièrement infantile, plusieurs fois proche de la faiblesse, comme si le spectateur était une créature de quelques années ou un déficient mental. Lorsque plus on essaie de tromper le spectateur plus on a tendance à utiliser un ton infantile. Pourquoi ça ?

Si quelqu'un s'adresse à quelqu'un comme s'il avait 12 ans ou moins, alors, selon la suggestion, elle tendra probablement à une réponse ou réaction même sans sens critique comme celle d'une personne de 12 années ou pas.

6-Utiliser l'aspect émotionnel bien plus que la réflexion.

Utiliser l'émotion est une technique classique pour provoquer un court-circuit sur une analyse rationnelle et enfin le sens critique de l'individu. En outre, l'utilisation du registre émotionnel permet d'ouvrir la porte d'accès à l'inconscient pour implanter ou injecter des idées, des désirs, des peurs et des craintes, des compulsions ou des comportements.

7-Maintenir le public dans l'ignorance et la médiocrité.

Faire en sorte que le public soit incapable de comprendre les technologies et les méthodes utilisées pour son contrôle et son esclavage.

« *La qualité de l'éducation donnée aux classes sociales inférieures doit être la plus pauvre et médiocre possible, de sorte que la distance de l'ignorance qui planifie entre les classes inférieures et les classes supérieures soit et demeure impossible à combler par les classes inférieures* ».

8-Stimuler le public à être complaisant avec la médiocrité.

Pousser le public à penser que c'est tendance d'être stupide, vulgaire et ignorant...

9-Renforcer l'auto-culpabilité.

Faire croire à l'individu qu'il est seul coupable de son malheur, en raison de son intelligence insuffisante, de ses capacités ou de ses efforts. Ainsi, au lieu de se rebeller contre le système économique, l'individu s'autodévalue et se blâme, ce qui crée à son tour un état dépressif, dont l'effet est l'inhibition de son action. Et sans action, il n'y a pas de révolution !

10-Connaître les individus mieux qu'eux-mêmes ne se connaissent.

Au cours des 50 dernières années, les progrès rapides de la science ont engendré un fossé croissant entre les connaissances du public et celles détenues et utilisées par les élites dominantes. Grâce à la biologie, la neurobiologie et la psychologie appliquée, le "système" a bénéficié d'une connaissance avancée de l'être humain, tant dans sa forme physique que psychique. Le système a réussi à mieux connaître l'individu commun qu'il ne le connaît lui-même. Cela signifie que, dans la plupart des cas, le système exerce un contrôle plus élevé et un grand pouvoir sur les individus, plus que ce qu'il exerce sur lui-même.

Noam Chomsky



JE ME SUIS RETIRÉ DU MONDE.

J'entends des mots et de n'ai aucune idée de ce qu'ils veulent dire. Pour moi, croyance et foi font partie de ces mots-là. Je ne comprends pas exactement ce qu'on veut dire par là.

J'évolue dans une tradition où cette notion est rarement utilisée, rarement véhiculée ; je ne sais pas exactement comment traduire le mot foi ni le mot croyance, parce qu'en réalité, ce n'est pas ça le cœur du problème.

Ce qui compte, c'est plutôt : De quelle manière l'humain va agir ? De quelle manière l'humain va se lier au monde ?

Je n'ai pas de mot pour parler.

J'ai des souvenirs. Je me souviens de plein de moments de mon histoire, de détails incroyables.

Je me souviens par exemple de ce qui se passait dans les camps d'extermination. Une multitude de détails.

Mais le mot, j'ai oublié. Je ne sais plus du tout comment il se prononce. En fait, cet oubli est volontaire, car, en aucune manière je ne veux finir de le définir. Si je le définis, et si je définis quelque chose, je suis en train de le finir, d'en déterminer les contours, de l'incarner d'une façon qui est précisément contraire à la vie naturelle.

Je suis dans un monde non incarné et presque dans un monde d'où la vie s'est retirée. Cela semble bizarre, mais j'évolue

dans un monde où je vis avec une forme d'absence, le retrait du naturel.

La nature se retire et les humains entrent dans l'histoire

La nature n'est pas dans la pleine présence, et c'est parce qu'elle est ressentie comme une présence et comme une absence à la fois, comme un indicible, un indéfinissable, quelque chose dont on ne sait pas parler, que les humains vont rentrer dans l'histoire.

Si la nature prenait toute la place, on n'aurait pas de place pour agir. La relation, c'est la façon dont les humains entrent dans l'histoire en se racontant des histoires. C'est comme ça que je définirais la parole.

Parler, à la limite, c'est ne plus parler, c'est se mettre en chemin de son lieu de naissance et être appelé à partir, quitter ses parents. Être nomade, traverser des pays, devenir migrant.

C'est le sens propre du mot migrant: celui qui passe, qui traverse. Dans ce sens, parler c'est se mettre en mouvement, c'est ne plus se taire, et s'arracher.

Les institutions oublient cela en prônant une sorte de sédentarisation de la vie naturelle.

Je perds volontairement mon identité, je ne suis plus identique. Je quitte un lieu

vers lequel je ne retournerai pas. Un départ pour un aller. Je commence à compter le temps à partir du moment où je me mets en route. Je me choisis des héros qui disent : *"Je ne suis plus où j'étais avant"*.

Dès lors, la question que tout humain devrait se poser, c'est : *"Qu'est-ce que ça veut dire d'être héritier ?"*. Être héritier, en principe, n'est pas obéir de façon aveugle à nos parents, mais c'est être capable de reproduire leur geste.

Être un enfant d'humain, c'est être capable de se mettre en chemin.

Toutes les idées partagent une obsession de la sédentarité de l'âge d'or : la reproduction à l'identique. Des gens qui disent : *« Surtout, sédentarisez-vous dans vos idées, ne bougez pas du monde et des fictions qui ont été fixées, figées et codifiées avant vous »*.

La fiction par excellence de toutes les idées, c'est celle qui consiste à dire : *"C'était vachement mieux avant ! Revenons à l'âge d'or d'un bon vieux temps qui a été perturbé ou altéré par notre rencontre avec l'Étranger, avec les autres, avec les femmes, etc. C'est troublant de voir comment toutes les idées partagent une obsession de la sédentarité de l'âge d'or."*

Le rêve reste soi-même.

RÊVER

Rêver c'est avoir la réalité bien en tête et par la force de la volonté - et bien sûr avec une tête bien faite, la transformer pour l'appréhender et éventuellement la changer à sa guise, sinon de pouvoir marcher toujours la tête haute au-dessus du vent de poussière en se chantant une symphonie par-dessus les cris et le bruit infernal des vestales de l'idiotie, sur les bords de l'abîme des enfers où se vautrent les psychopathes, au milieu du purgatoire où vivent les morts vivants, esclaves du travail et bétail des patrons poltrons.

Rêver c'est être au paradis, malgré la merde fumante dégagée par les terriens, d'où sortent les roses et le bon vin et les femmes réservés aux rois vagabonds.

Rêver est pour l'élite des Hommes du vent qui paressent sérieusement du lever au coucher du Soleil et qui la nuit venue demandent à la Lune de veiller sur leur sommeil de juste.

Rêver c'est donner la permission aux prétentieux ambitieux de carrière de construire le décor du théâtre dans lequel on peut s'amuser comme dans une fête foraine et jouer pour combler le long temps de l'ennui entre deux verres, deux roses et deux femmes.

"Rêver c'est oublier la réalité" m'a dit un ami et cela a déclenché mon inspiration, le reste est venu tout seul, le temps de l'écrire. Merci.

RÊVER MIEUX

Belle pensée ! Oubliée ?

Lorsqu'on dit à une femme qu'elle est jolie, on n'est jamais le premier ! Il y a toujours un c... qui y a pensé avant

Ouais, mais c'est celui qui le lui dit qui peut en tirer avantage en lui balançant un sourire, à la grisette ! Parole de matou !

C'est l'dernier qu'a parlé qu'a raison et je te parie l'Aiglou qu'la gueuse elle entrave la situation surtout si tu lui fais un genre sourire comac à la Gabin quand il reluquait les yeux bleus ciel d'la Morgan !

Non d'un chien, les filles de chez nous sont libres comme l'air, faut s'mettre à l'encoignure des courants d'air pour les alpagner et souvent tu fais balpeau si la gonze a' l'a pas la même heure à sa toquante et pis des fois elles sont carrément toquées, si elles ont pas l'feu à leur panier ! Parole de Julot !



Ici, à Montréal, t'es débordé tant les quilles sont en maraude comme su'l' quais d'un port elles t'aguichent férocement, faut qu'tu fasses vite ton choix et pis ça manque pas de jeunettes orphelines du féminisme qui cherchent à s'affranchir avec un gaulois, parole en patois !

Entre Villon, Carco et Mac-Orlan ! Des ancêtres de mes quartiers d'enfance ! Mes quartiers d'en France sont larges comme mes bras posés sur l'horizon des maritimes !

J'suis un marin d'la quille de la Cité qui dérive depuis des lustres et qu'a vu Notre Dame dériver sur ses pilotis lacustres quand Esméralda s'est entiché du Quasimodo illustre avec Hugo qui songeait à l'ombre de ses exils, pour d'héroïques siècles de fabuleuses idylles !

Et j'me suis fait appeler Gavroche avec les trous d'la sociale au fond d'mes poches et des rêves en couleurs sur ma douleur !

Le con bat en ce siècle de merdouille où les coups bas d'la dèche nous rouillent quand les arquebuses des busards abusent des mastards et qu'les péquins du grand soir chantent faux le merle hoquetteur !

Paris Paname tarit ses drames en sirotant au collet des boutanches du sang frais d'la vigne d'la Commune montmertroise !

Et sur la butte les Apaches attendent la neuille en affûtant leur bitos au coin d'leur œil, tandis qu'les frangines abreuvent la marmaille.

Les hirondelles font des rondes à pied autour du tabernacle du Sacré Sans-Cœur et mettent le chahut au-devant des bœufs et protègent les bourgeois qui s'reproduisent eux aussi pour renouveler le fricot des tire-laine.

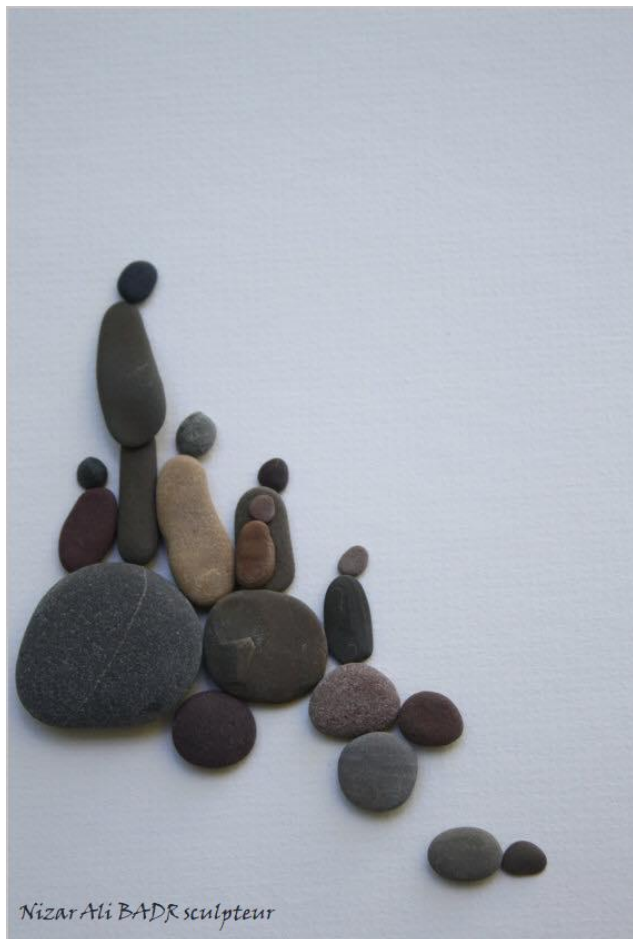
Y en a qui s'font pas d'mouron pour se sortir de la peine, une pince monseigneur et je vous la serre la paluche de la part de sieur Pantruche, le Grand Mec qui prend soin de ses chiards même quand les corbeaux font les mignards.

Voilà que j'dégoise à c't'heure où les marlous grattent leurs sous noirs en jaspinant autour des bonbonnes de pinard !

Ah, que je suis devenu mon meilleur ami !



NizarAli Badr
JabalSafoon
Syria



Nizar Ali BADR sculpteur

sa parole charmait le peuple et guérissait les gens, parce qu'il éloignait le mal, provoquait l'amour.

Et les paroles s'envolaient tandis que l'oppression restait. La censure et la délation était le calvaire des soumis qui priaient au lieu de s'instruire, qui espéraient au lieu de vouloir.

... Ainsi l'ordre s'était installé : « *Tu répèteras tout ce qui est permis et tu t'abstiendras de dire ce que tu penses* ». Alors les gens de peu de foi, faibles parce qu'idiots, violents parce que rendus impuissants de s'aimer eux-mêmes et d'aimer les autres; incapables de jouir de toutes les richesses de la vie, ces gens en troupeau interdisaient l'amour et faisaient de la beauté un crime; ces gens vivaient à l'âge de la bestialité, ces gens jouaient à se faire peur pour avoir l'excuse d'être lâches; pour avoir le prétexte d'interdire l'intelligence jusqu'aux futures générations, et ces gens médiocres assassinaient celui ou celle qui osait prophétiser en son nom propre, dans sa parole de solitaire.

Et il était impossible aux autorités culturelles de reconnaître dans la parole vivante du parleur solitaire, dans sa langue unique, aucun des mots officiels prescrits et rabâchés par les répétiteurs, blasphémateurs, à la solde des patrons et des propriétaires terrestres et saigneurs de la vie. Ces gens autoritaires, indignes d'humanité, avaient créé le malheur.

(Je prends ici la défense de tout(e) solitaire qui prend la parole en son nom propre et parle donc avec sa langue personnelle).

Pierre Marcel MONTMORY Maître trouveur

Le prophète n'écrivait pas, c'était un homme de la parole. Des fonctionnaires interprétaient ses paroles en les recopiant tant bien que mal suivant les directives politiques dominantes de leur présent. Pis chacun écoutait les répétiteurs qui déclamaient la mauvaise copie de la parole trahie, et chacun répétait comme un âne et chacun restait esclave des patrons qui rabâchaient aux soumis leurs idéaux de dominateurs et ne voulaient surtout pas entendre les pensées des gens libres, ni les pensées vivantes des prophètes qui parlaient avec leurs mots à eux, des mots qui n'existaient que par la parole, des mots aussi modestes que ceux du véritable prophète.

On disait que le véritable poète était instruit de toutes choses et qu'il était savant des rêves. Le vrai poète qui avec



Arrivé à la maison des étrangers, en toute détresse, après plein d'épreuves, l'étranger n'a pas d'identité, mais le courage d'aimer et le poète savant et l'eau des rochers.

À notre Dame des Ruines, sculpté dans la pierre, le masque des tyrans du coupe-gorge de la rue au Pain, près de la prison de la nation où la parole vole au vent la vie, la jeune fille à la rose porte le bâillon des poètes et dans sa langue elle est le chiffon rouge.

Mais, les idées sont des asiles; le présent de la mort - contre l'amour insolent et la beauté consolée par un poème.

À l'aube d'une nuit de comédie, il s'agit de penser les États comme des commissariats, avec l'orgueil des fiers, le rire du néant et le feu des étés.

Qui a le courage d'aimer la tragédie des peuples est à Paris, la capitale des stupéfactions et des étrangers. Car les pays sont dans les rêves du savant et du poète qui vont, le cœur en paix, seuls.



PROPAGANDE PASSEPARTOUT

La propagande ne peut pas être pire, elle devient pire.

Partout, les gouvernements honnêtes sont horrifiés.

Le cri monte des pays qui sont tombés sous le marteau de l'ordre. L'ordre n'a pas seulement été transformé en désordre mais en chaos global.

Les invasions, les guerres, les guerres indirectes, les frappes aériennes et les occupations agressives lancées par ces soi-disant « *démocraties libérales* » ont mis fin à la vie de millions de personnes, ont transformé des millions d'autres en réfugiés et ont ruiné ou détruit des pays entiers.

La force motrice de la propagande est un poison sans limite, qui crée une telle haine que les gens sont prêts à croire n'importe quoi, à justifier n'importe quoi, à écrire n'importe quoi et à faire n'importe quoi pour voir l'ennemi anéanti.

L'invalidation morale, description par

description, va jusqu'à la déshumanisation.

L'ennemi en tant qu'être humain est supprimé de l'espèce comme « *le seul spécimen antihumain de l'humanité* » : le public a déjà été formé à croire que l'innommable ennemi est congénitalement capable de commettre n'importe quel crime : une bête grognant, écumant de la bouche et prêt à violer.

Après avoir appris à haïr, les soldats partent tuer la conscience tranquille, tandis que leurs femmes entretiennent le feu à la maison et haïssaient tout autant l'ennemi. Le soldat ennemi a été transformé en singe dégoûtant, les articulations traînant sur le sol, prêt à violer la première femme blanche venue.

Les « *dommages collatéraux* » acceptables sont la population civile déshumanisée : On pourra bombarder et larguer des bombes parce que ce ne sont

pas de vrais humains qui seront tués. Les bombardements incendiaires ont brûlé vifs des dizaines de milliers de personnes.

Le racisme est lié à la décision d'anéantir des villes qui méritent leur sort. La plupart des villes ennemies ne disposent que de quelques fusils pour se défendre.

L'« *attaque préventive* » est une guerre d'agression soigneusement préparée, destinée à détruire le symbole fondamental de l'indépendance.

Les médias se montrent enthousiastes, quand ils ne sont pas malveillants.

C'est peut-être ce qui rend la situation si dangereuse. La guerre est existentielle, pour une puissance mondiale en déclin.

Il y a les faits et les faits médiatiques, autrement dit les faits réels et les faux faits.

Les faits réels ne comptent pour les gouvernements

occidentaux et leurs médias que s'ils servent les intérêts « *occidentaux* ».

En général, cependant, les faux faits – les fake news – dominant lorsqu'il s'agit de questions de portée mondiale.

Sur les ennemis de la puissance mondiale, les médias ont une mine jaillissante d'abus, de désinformation, de mensonges purs et simples et de suppression de toute information qui expose la fausseté de leur récit.

Tout accès à des informations contraires est supprimé et les gens tombent dans le panneau partout en « *Occident* ». Jour après jour, on les amène à accepter ce qui pourrait arriver ensuite, en fonction de la mesure dans laquelle la super puissance et leurs partisans sont prêts à aller jusqu'au bout, mais une guerre ouverte contre les états indépendants, avec toutes ses conséquences horribles,

plutôt que la guerre par
procuration qui se
déroule actuellement,
ne peut être exclue.

Un homme providentiel se fait connaître en tant que comédien de bas étage à la télévision - son profil médiatique lui étant d'un grand secours, change de voie pour se lancer dans la politique; c'est un artiste médiatique expérimenté qui sait comment travailler avec un public, en particulier lorsque ce dernier a déjà été conditionné pour croire tout ce qu'il a à dire, en l'occurrence continuer à calomnier devant le monde entier.

Le titre de plus grand criminel de guerre devrait certainement être attribué sur la base de la responsabilité du nombre de vies anéanties et de pays détruits.

Mais non ! Il ne s'agit pas de savoir qui est le plus grand criminel de guerre, mais qui on peut persuader de l'être.

Sur cette base, la puissance mondiale a connu un succès éminent à chaque fois. Les médias sociaux et d'entreprise fonctionnent comme un bras de propagande de son gouvernement.

L'ennemi est innommable, l'étranger est un déplacé, le fuyard un mi barbare, jamais totalement civilisé, aux yeux des modernes, ennemi caricaturé comme rugissant lorsqu'il sort de sa grotte.

La guerre de propagande est menée contre les peuples résistants par l'ensemble des médias de la puissance.

Et la puissance écume, frustrée, parce que, s'ils gagnent haut la main la guerre de

propagande, ils ne gagnent pas la guerre qui compte, celle qui se déroule sur le terrain. Néanmoins, ils ont mis au point un modèle qui convient à toutes les circonstances.

Quelle que soit la nature de votre désaccord - la guerre ou la pandémie de Covid - vous serez exclu des médias institutionnels si vous élevez la voix, vous serez déclassé par les médias sociaux pour avoir diffusé des « fausses informations » et vous perdrez probablement des amis.

La vérité (« *ce que vous devez savoir* ») est ce que les médias vous disent qu'elle est.

Ceux qui rentrent dans le rang - qui se conforment - doivent se souvenir de la nuée de mensonges racontés par ces mêmes médias, des mensonges qui ont été essentiels au lancement et au

maintien de guerres qui ont détruit des pays et mis fin à des millions de vies.

Après la dernière crise, les médias se sont excusés de s'être « *trompés* », mais ce n'était qu'une tromperie intéressée. C'était la conclusion des inspecteurs, mais ces organes influents de l'opinion publique voulaient vous faire croire le contraire. C'est le rapport corrompu qui a fait les gros titres, et non la preuve.

Les médias se livrent actuellement à la même manipulation de la vérité et il ne fait aucun doute qu'ils trouveront une excuse pathétique si les vérités enfouies sous un monticule de mensonges sont un jour déterrées. Le résultat des médias répressifs rivalisent avec les pires dictatures.

Anonyme





LA MONTÉE FULGURANTE DE L'EMPIRE.

La condition principale pour l'émergence d'un phénomène de ce type est la dictature elle-même. Une sorte de société anonyme informelle, sans autre projet que de conserver le pouvoir par tous les moyens, sa seule vocation et son unique compétence.

Ce système est une organisation parasitaire dont la « qualité » première est sa capacité de nuisance. Cette dictature prospère vide l'État de sa substance, en réduisant les institutions au rang d'appareils serviles, en niant le droit en permanence. Elle s'appuie sur des réseaux clientélistes.

C'est ce qui explique le dysfonctionnement complet de l'État, l'inanité de l'administration et sa stérilité absolue face aux problèmes du monde dans cette atmosphère irrespirable de corruption générale.

Au-delà des façades et des prête-noms, les premiers responsables sont aujourd'hui ceux qui commandent effectivement le pays et leurs successeurs. C'est-à-dire ceux qui dirigent en titre ou de fait les appareils sécuritaires qui coiffent l'armée, qui font et défont les chefs d'État. Ceux, inamovibles et solidaires, les « décideurs ».

Beaucoup de cadres actuels, dans l'appareil des états et des entreprises publiques, notamment ceux issus des avatars successifs des partis nationaux, ont été très imprégnés par la culture autoritaire du parti unique. Leur formation politique est fondée sur l'observance stricte de la ligne fixée par l'instance de direction.

Une franc-maçonnerie de substitution animée des meilleures intentions sociales, sensibles au départ aux inégalités et à l'arbitraire, ce sont des cadres disciplinés, tout à fait prévisibles, habitués à épouser les sinuosités

d'une ligne politique qui se décide au-dessus d'eux et sur laquelle ils n'ont guère de prise ou d'influence... Finalement, le centralisme « démocratique » et le fonctionnement hiérarchique vertical d'une armée ont beaucoup en commun...

Nombre de cadres dirigeants – pas tous, il faut le souligner – sont toujours subjugués par l'autorité et le pouvoir, en même temps qu'ils nourrissent un complexe d'infériorité, une forme de culpabilité, en raison de leur rôle très secondaire.

L'appellation de « Pouvoir » – terme qui laisse transparaître une certaine crainte déférente – pour désigner le sommet de la dictature, trouve son origine dans ces milieux.

Plutôt habilement, par un mélange subtil d'intimidation, de répression, de corruption et de tolérance « amicale », le régime sait « gérer » cette mouvance, notamment les étudiants qui forment le gros des cadres actuels, en favorisant l'entrisme et la récupération. Ces gens forment une partie non négligeable de la technocratie du système, les cadres techniques chargés des affaires courantes, de la gestion administrative, économique et des médias. Cette élite, au fil des promotions et des avantages acquis, est coupée de la population et des difficultés rencontrées par le plus grand nombre. Ainsi, ses membres considèrent globalement la base des partis nationaux comme des cohortes de « gueux » ou de lumpen prolétaires méprisables.

Viscéralement antireligieuse, au nom d'une interprétation dogmatique de la lutte contre l'obscurantisme, cette élite produit des milices, fournit l'habillage théorique, acceptant avec empressement le

rôle d'alibi intellectuel de toutes les dérives, y compris les plus criminelles — ainsi l'institutionnalisation répression comme mode de gestion « ordinaire » de toute opposition. Souvenons-nous par exemple des thèses clairement fascistes qui justifient la politique d'éradication...

Une organisation populiste à connotation « justicialiste », regroupe des individus provenant de tous les horizons politiques, mais dénués de formation, sans réelle préparation à l'encadrement d'un mouvement puissant qui porte les revendications d'une partie de la population.

Pour beaucoup en effet, le seul refuge possible devant l'arbitraire, la corruption et le désespoir est soit la religion, soit la révolution.

A priori donc, tous ceux qui se réclamaient des valeurs religieuses ou révolutionnaires pour dénoncer les régimes, le plus souvent au moyen d'un discours incantatoire d'inspiration moralisante et bigote, ou idéologique, sont dignes de confiance. Mais l'organe de direction de ces partis nationaux ou religieux est en réalité truffé d'agents doubles, de provocateurs qui ont la part belle face à des dirigeants « spontanés » qui ne sont pas tous désintéressés, comme on peut le voir par la suite. Les quelques responsables sincères et compétents sont systématiquement éliminés après la première heure de révolte ou après leur longue détention et le reste est préservé pour être utilisé à point nommé par les services secrets.

On peut vérifier l'apolitisme et même l'analphabétisme politique, des « grandes » figures. L'ignorance des rapports de forces, l'absence de sens politique, font de ces gens la proie facile des manœuvres d'intoxication et d'infiltration des services secrets. Combinée à l'extrême brutalité de la répression, l'action psychologique n'a pas de grandes difficultés à susciter des vocations de maquisards, que les chefs des partis savent manipuler pour massacrer au service d'un terrorisme des états.

Pour l'instrumentalisation, il suffit d'interroger l'histoire récente des pays. Les guerres abondent en exemples de faux maquis, de contre-maquis, d'utilisation par les armées d'une large gamme de méthodes d'intoxication — de l'infiltration d'agents doubles à la pratique du « faux drapeau ». Au cours des guerres, nous avons vécu le sinistre héritage contre-subversif des armées largement utilisé et amplifié à un niveau inédit par les politiciens

La ligne générale de gestion de la crise politique des états est fondée : le mensonge d'un côté et la terreur de l'autre, avec une saturation de violence.

La société tout entière est submergée, assommée par une violence inouïe, aveugle, massive, durable et multiforme aux origines indéchiffrables et aux objectifs immédiats peu compréhensibles. Cette hyper violence planifiée, méthodique, ces fausses luttes revendicatives, ces mascarades de révolutions, de mouvements sociaux, ou de maquis bidons, sont la force de frappe stratégique du nouvel ordre.

Très rapidement, la plupart des individus qui peuvent encadrer les maquis « authentiques » sont tués, il ne reste plus alors pour les services qu'à « gérer » des desperados frustrés et le plus souvent totalement incultes. Au cours de ce cauchemar terrien, dans la tuerie générale, le combat des révoltés armés perd tout sens. Les survivants se retrouvent pris au piège de ce tsunami de violence sans issue de secours... Alors, dans ce contexte dont l'arrière-plan est constitué du chiffre effroyable de millions morts, de millions de disparus, de millions de personnes déplacées, d'une société gravement traumatisée, quelles peuvent être les options à la disposition d'un président mondialiste ?

Une étrange conception de l'immunité vise à occulter par la confusion les vraies responsabilités et à noyer le poisson en banalisant cette invraisemblable escroquerie.

Ce système ordonnateur, tout à fait incompetent est remarquablement efficace dès qu'il s'agit brouiller les pistes, d'effacer les traces de ses actes, de créer des leurres. Souvenons-nous ...

Des boucs émissaires de rang un peu plus élevés dans l'échelle de la prébende sont sacrifiés, quelques vagues ministres et apparatchiks déchus, sans importance dans le sérail, sont désignés à la vindicte populaire... Les vrais responsables de cette coûteuse mascarade commandent aux pays, ils sont totalement hors d'atteinte...

Les seconds couteaux sont surexposés pour étouffer dans la plus grande discrétion d'autres affaires, d'autres scandales... Comment, sur une très étrange planète la vie disparaît au détriment de son peuple et au profit de ses « maîtres » ?

Mon expérience m'apporte quelques éléments permettant de donner à cette fable quelques solides accents de réalité. Mais je ne suis pas le seul...

ANONYME



LE TEMPS PRÉDATEUR - LA MORT NEUTRE - LA DIFFÉRENCE GUERRIÈRE

Le savant :

« L'Univers est composé de : 73 % d'énergie noire, 23 % de matière noire, 4 % de matière ordinaire dont 0,5 % de matière lumineuse, telles sont les proportions aujourd'hui soit 0,5 % de clarté pour 99,5 % d'opacité ».

Maïmonide médecin :

« Mon Dieu, remplis mon âme d'amour pour l'Art et pour toutes les créatures. N'admets pas que la soif du gain et la recherche de la gloire m'influencent dans l'exercice de mon Art, car les ennemis de la vérité et de l'amour des hommes pourraient facilement m'abuser et m'éloigner du noble devoir de faire du bien à tes enfants. Soutiens la force de mon cœur pour qu'il soit toujours prêt à servir le pauvre et le riche, l'ami et l'ennemi, le bon et le mauvais.

Fais que je ne voie que l'homme dans celui qui souffre. Fais que mon esprit reste clair auprès du lit du malade et qu'il ne soit distrait par aucune chose étrangère afin qu'il ait présent tout ce que l'expérience et la science lui ont enseigné, car grandes et sublimes sont les recherches scientifiques qui ont pour but de conserver la santé et la vie de toutes les créatures.

Fais que mes malades aient confiance en moi et mon Art pour qu'ils suivent mes conseils et mes prescriptions. Éloigne de leur lit les charlatans, l'armée des parents aux mille conseils, et les gardes qui savent toujours tout: car c'est une engeance dangereuse qui, par vanité, fait échouer les meilleures intentions de l'Art et conduit souvent les créatures à la mort. Si les ignorants me blâment et me raillent, fais que l'amour de mon Art, comme une cuirasse, me rende invulnérable, pour que je puisse persévérer dans le vrai, sans égard au prestige, au renom et à l'âge de mes ennemis. Prête-moi, Mon Dieu, l'indulgence et la patience auprès des malades entêtés et grossiers.

Fais que je sois modéré en tout, mais insatiable dans mon amour de la science. Éloigne de moi l'idée que je peux tout. Donne-moi la force, la volonté et l'occasion d'élargir de plus en plus mes connaissances. Je peux aujourd'hui découvrir dans mon savoir des choses que je ne soupçonnais pas hier, car l'Art est grand mais l'esprit de l'homme pénètre toujours plus avant».

Le poète :

« L'Humanité est faite avec 0,5% d'intelligence donc, 0,5% de gens éclairent le monde et 99,5% sont peureux et lâches; faibles et violents. La force c'est l'intelligence ».

Mahmoud Darwich poète, écrivain:

« Je fais partie de ceux qui considèrent que la pensée, la conscience et la culture ne peuvent déboucher sur la poésie qu'en passant par les sens. Le poète se doit de cacher ses sources de connaissance pour s'avancer comme si tout lui venait de l'instinct. Le paysage poétique arabe est aujourd'hui le théâtre d'un débat entre deux courants : celui des partisans de la poésie « mentale, et celui des partisans de la poésie « lyrique ».

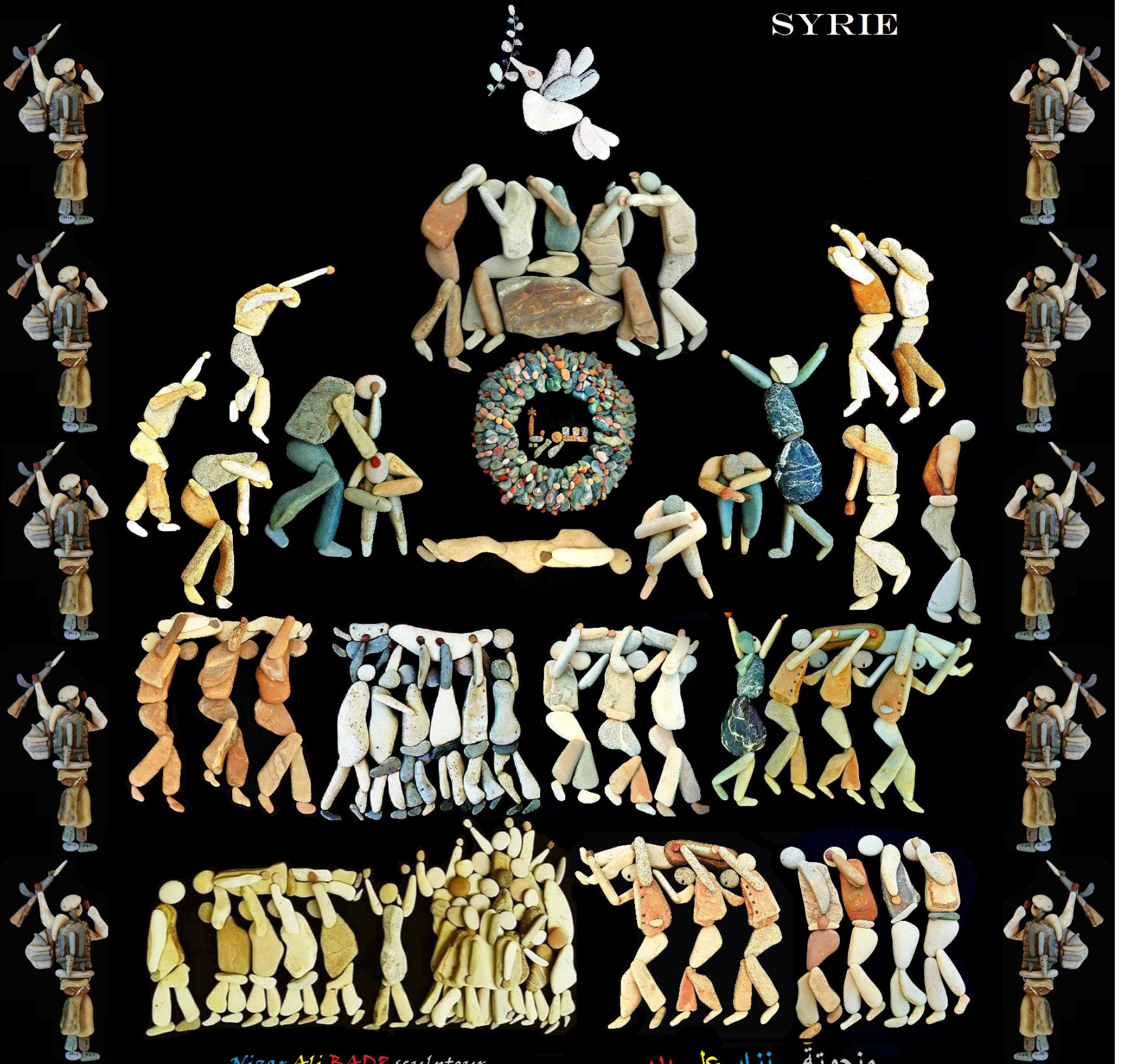
« L'exil ne finit jamais, qu'on soit loin de la patrie ou qu'on y vive. Je vous renvoie à ce propos au merveilleux texte d'Abou Hayyân al-Tawhîdî sur l'étranger. Les niveaux, les aspects, les états du statut d'étranger sont multiples. On peut être exilé dans la langue, dans l'amour, dans l'attitude vis-à-vis de la justice, de la vision différente de la vie. Tout comme on peut l'être du fait de l'occupation ou de l'enfermement. L'exil véritable est celui qu'on ressent dans sa patrie, l'exil intérieur. Certes, la situation particulière des Palestiniens génère de l'exil, mais il est vrai aussi que l'Arabe, en général, est « étranger de visage, de main, et de langue », selon le célèbre vers de Mutanabbi.

(...) Après tout, l'exil n'est-il pas l'une des sources de la création littéraire à travers l'Histoire ? L'homme qui est en harmonie parfaite avec sa société, sa culture, avec lui-même, ne peut être un créateur. Il lui faut une forte tension intérieure pour transgresser les règles, condition nécessaire de toute création. Et cela demeure vrai même si notre pays était un Éden, même si nous parvenions à en faire un Éden. La disposition vitale au renouvellement est le ferment du besoin de créer. Et si le bonheur, l'accomplissement, les cercles bouclés, peuvent engendrer de bonnes mœurs, ils ne donnent jamais le jour à une vraie littérature. »

- Craignez-vous de perdre le rêve ?

« C'est un mythe vivant dans ma poésie. Toujours, la peur de briser le rêve. Dans mon dernier recueil je dis que j'ai un seul rêve : en trouver un. Un rêve, c'est un morceau de ciel en chacun de nous. Nous ne pouvons pas être totalement pragmatiques, totalement réalistes. Nous avons besoin d'un peu de ciel pour trouver l'équilibre entre le réel et le rêvé. Le rêve est la région de la poésie. »

SYRIE



Nizar Ali BADR sculpteur

منحوتة نزار علي بدر



Nizar Ali BADR sculpteur



LES AMOUREUX

Les amoureux sont libres
Comme les oiseaux hors les cages
Les amis partagent l'amitié

Les amoureux sont sages
Comme les poissons dans la mer
Ils aiment sans faute

Les amoureux vous accueillent
Comme une terre tendre à fouler
Ils sèment les graines de l'amour

Les amoureux dialoguent
Comme le vent embrasse
Avec la langue de l'amour

Les amoureux vous remercient
Comme la joie enfantine
Rit pour un rien qui fait joli

chanson de MONTMORY

w.poesielavie.com



www.poesielavie.com

Jabal Safoon

Nizar Ali BADR sculpteur





LA LIBERTÉ S'AMUSE

Exilée sur le trottoir
Circule la mémoire
Communauté notoire
Des jours et nuits sans espoir

Va le poète le dernier
Vivre la vraie richesse
Amour de l'éternité
Contenter ses maîtresses

Et meurt l'envieux cupide
Avec l'argent malheureux
Le pauvre est stupide
Avec l'or des orgueilleux

Exilé sur le trottoir
Je fais tourner le monde
Et jouis sans le vouloir
La gueule rubiconde

Et vive la science bue
Calice des délices
La mamelle des repus
Les plaisirs sans supplices

Et passent les fantômes
La bourse des impuissants
Jamais pouvoir ne chôme
Les morts ne vont pas bandants

Exilé sur le trottoir
Je rêve une chanson
Au matin de tous les soirs
Je chante à l'unisson

Et fais danser les muses
Tu dois ce que tu te dois
Tu pourras ce que tu pourras
La liberté s'amuse

L'idéal de bien des gens traditionnalistes semble se résigner dans la venue d'une apocalypse qu'ils provoquent eux-mêmes par des croyances morbides dans le passé victimaire sans fin rabâché et regardent les yeux voilés d'amertume le futur comme mort pour eux.

Certains artistes chuchotent comme à un enterrement où l'on échange quelques trucs et des connections pour la pérennité du marché - où ils étalent leur déconvenue, leur silence moral et, ces mêmes artistes entourés des marchands de bonheur défenseurs de nobles causes vendeuses, ces artistes se font une place au-dessus du tout dans les nuages de leur fauteuil de stars établies dans le ciel cramoisi de la médiocrité en empêchant ainsi à beaucoup de jeunes poètes de mûrir comme des graines dans le présent qui semble un cadeau interdit d'ouvrir et seulement destiné à la mort.

Nous espérons tous, dans l'action saine d'offrir nos dons au public, sans arrière-pensées ambitieuses ou partisane. Aujourd'hui chacun est enfermé dans sa communauté, dans des principes.

L'argent et le repli sur soi ont vidé la place publique, abandonnée aux prédicateurs, aux charlatans, aux enfants gâtés de la petite bourgeoisie violente et revancharde

Ce qui fait le plus peur, ce qui est horrible et laid, ce sont les gens qui n'interviennent jamais pour crier au scandale, à la trahison des soi-disant artistes avec leur silence indifférent comme salut et qui polluent notre culture humaine, détruisent notre art de vivre.

Ce qui est affligeant c'est tant de haine pour les talents authentiques que l'on ignore poliment, l'indifférence qui honore les meilleur citoyens et le mépris qui estime nos bons savants et poètes intègres.

Eugène Étic

Y A PAS DE NOM À LA MISÈRE

Je ne suis pas de ceux qui rues, des maisons, des m'en sens, moi qui parle, Tant que l'usure dévore nos croient qu'on peut supprimer la cloaques, où des familles, des complice et solidaire, et que de campagnes, tant qu'on meurt souffrance en ce monde ; la familles entières, vivent pêle-tels faits sont des crimes de faim dans nos villes, tant souffrance est une loi naturelle mêle, hommes, femmes, envers l'Humanité ! qu'il n'y a pas des lois ; mais je suis de ceux qui jeunes filles, enfants, n'ayant Voilà pourquoi je suis fraternelles, des lois morales pensent et qui affirment qu'on pour lits, n'ayant pour pénétré, voilà pourquoi je qui viennent de toutes parts en peut détruire la misère. couvertures, j'ai presque dit voudrais pénétrer tous ceux aide aux pauvres familles

Remarquez-le bien, je ne pour vêtements, que des qui m'écotent. honnêtes, aux bons paysans, dis pas diminuer, amoindrir, monceaux infects de chiffons Ce n'est qu'un premier pas, aux bons ouvriers, aux gens de limiter, circonscrire, je dis en fermentation, ramassés mais il est décisif. Je voudrais cœur ! Nous n'avons rien fait, détruire. La misère est une dans la fange du coin des que l'Humanité marche à ce tant que l'esprit de révolution a maladie du corps social bornes, espèce de fumier des grand but, à ce but magnifique, pour auxiliaire la souffrance comme la lèpre était une villes, où des créatures à ce but sublime, l'abolition de publique ! Nous n'avons rien maladie du corps humain ; la s'enfouissent toutes vivantes la misère ! fait, rien fait, tant que, dans misère peut disparaître comme pour échapper au froid de cette œuvre de destruction et la lèpre a disparu. Détruire la l'hiver. seulement à votre générosité, de ténèbres, qui se continue

Voilà un fait. En voulez- je m'adresse à ce qu'il y a de souterrainement, l'homme Les législateurs et les vous d'autres ? Ces jours-ci, plus sérieux dans le sentiment méchant a pour collaborateur gouvernants doivent y songer un homme, un malheureux politique. fatal l'homme malheureux ! sans cesse ; car, en pareille homme de lettres, car la Nous aurions, de toutes les Vous le voyez, je le répète matière, tant que le possible misère n'épargne pas plus les forces vives des pays, raffermi en terminant, ce n'est pas n'est pas fait, le devoir n'est professions libérales que les les États. Nous n'aurions seulement à votre générosité que je m'adresse, c'est à votre pas rempli. professions manuelles, un reculé devant aucun péril, nous sagesse, et je vous conjure d'y

La misère, Messieurs, malheureux homme est mort n'aurions hésité devant aucun réfléchir. Citoyens, songez-y, j'aborde ici le vif de la question, de faim, mort de faim à la devoir. Nous aurions sauvé la c'est l'injustice qui ouvre les voulez-vous savoir où elle en lettre, et l'on a constaté, après société régulière, le abîmes, mais c'est la misère est, la misère ? Voulez-vous sa mort, qu'il n'avait pas gouvernement légal, les qui les creuse. Vous avez fait savoir jusqu'où elle peut aller, mangé depuis six jours. institutions, la paix publique, la des lois contre l'injustice, faites jusqu'où elle va, et au temps Voulez-vous quelque chose civilisation même. Nous maintenant des lois contre la où nous vivons ? Voulez-vous de plus douloureux encore ? aurions fait une chose misère ! des faits ? Le mois passé, pendant la considérable... Eh bien ! Nous

Je n'hésite pas à les citer, recrudescence du Covid, on a n'avons rien fait ! **LE MOUVEMENT** ces faits. Ils sont tristes, mais trouvé une mère et ses quatre Nous n'avons rien fait, « *La désertion est le nécessaires à révéler ; et enfants qui cherchaient leur j'insiste sur ce point, tant que courage des braves* ». tenez, s'il faut dire toute ma nourriture dans les débris l'ordre matériel raffermi n'a Une révolte populaire sans grande, je voudrais une immondes et pestilentiels des point pour base l'ordre moral précédent dans l'histoire contre grande et solennelle enquête poubelles ! consolidé ! Nous n'avons rien le système de pouvoir totalitaire et clientéliste.

sur la situation vraie des Je dis que ce sont là des fait tant que nous souffrons ! Contre des personnes classes laborieuses et choses qui ne doivent pas être Nous n'avons rien fait tant qu'il y a au-dessous des classes politiques aux stratégies souffrantes. Je voudrais que ; je dis que la société doit y a au-dessous des classes privilégiées une partie du douteuses, l'apitoiement et la tous les faits éclatent au grand dépenser toute sa force, toute point pour base l'ordre moral gestion de la misère, jour. Comment peut-on guérir sa sollicitude, toute son peuple qui désespère ! Nous l'utilisation des extrémistes, les le mal si l'on ne sonde pas les intelligence, toute sa volonté, n'avons rien fait, tant que ceux massacrés de populations, les plaies ? pour que de telles choses ne qui sont dans la force de l'âge fonctionnaires de la religion de

Il y a dans nos pays, dans soient pas ! Je dis que de tels et qui travaillent peuvent être plus travailler sont sans asile ! ces quartiers de la Terre que le faits, dans des pays civilisés, sans pain ! Tant que ceux qui plus travailler sont sans asile ! vent de l'émeute soulevait engageant la conscience de la sont vieux et qui ne peuvent plus travailler sont sans asile ! naguère si aisément, il y a des société tout entière ; que je

Comment les voleurs de vie construisent une « machine de mort » depuis des années.

Des états constitués de généraux discrets, de propriétaires terriens et de politiciens aux ordres, de banquiers et d'actionnaires, tous unis.

L'arrogance des états et leur profond mépris du peuple.

L'indifférence pour les poètes et les savants.

La majorité contre le solitaire.

Les policiers qui arrêtent les gens pour des motifs politiques, les policiers qui entravent la liberté d'expression, ces gens-là, exercent une répression contre eux-mêmes mais ils ne le savent pas. Les leurs, leurs familles et amis subiront aussi la dictature.

LA MACHINE DE MORT :

L'ordre nazi :

« Faire disparaître l'Autre jusqu'à effacer son nom ».

« Le pouvoir n'est pas un moyen, il est une fin ».

La persécution a pour objet la persécution. La torture a pour objet la torture. Le pouvoir a pour objet le pouvoir.

Un monde de crainte, de trahison, de tourment. Un monde d'écraseurs et d'écrasés, un monde, qui, au fur et à mesure qu'il s'affine, devient impitoyable.

Le progrès dans notre monde est le progrès vers plus de souffrance.

L'ancienne civilisation prétendait être fondée sur

l'amour et la justice. La nôtre est fondée sur la haine.

Dans notre monde, il n'y aura pas d'autres émotions que la crainte, la rage, le triomphe et l'humiliation. Nous détruirons tout le reste, tout.

La haine est notre privilège ».

LE TRAUMATISME SOCIAL

« *Détruire la misère et non pas la gérer.* »

L'entreprise criminelle produit une société plongée dans un chaos, où la vie humaine n'a plus aucune valeur, où la violence, à tous les niveaux, est la norme et non l'exception.

Le traumatisme social provoqué par la machine de mort nécessite des générations pour être dépassé. Pour cela, il est essentiel que, dans les meilleurs délais, une véritable paix civile puisse enfin être établie, que la vérité sur les crimes contre l'humanité soit connue, que leurs responsables soient soumis à la justice des humains.

Le présent Mouvement n'a d'autre ambition que de contribuer à la reconquête de la vie.

LA REMARQUABLE LUCIDITÉ DU PEUPLE

Les puissantes manifestations populaires et leur formidable créativité révèlent la remarquable lucidité du peuple sur la nature des régimes.

La question du peuple appauvri a disparue.

Le peuple vit les pires horreurs de la misère, des guerres, des génocides.

Le peuple est effacé des représentations.

LA RUE MARCHE TOUT AUTOUR DE LA TERRE

Le monde observe le caractère pacifique de la mobilisation populaire et la retenue responsable des manifestants, qui ne réclament pas une « révolution » pour « changer de régime » mais scandent: « pacifique », écrivent : « Ne coupez pas d'arbres, ne jetez pas de pierres, ne brisez pas de vitres, car tout appartient au peuple ».

Le peuple met en évidence sa remarquable lucidité et sa finesse d'analyse sur la nature des régimes, s'exprime à travers mille slogans et bannières.

Le jour du peuple restera dans l'histoire:

« Libérez le Monde »!

La lucidité de millions de personnes dans tous les pays interpelle la planète entière. Remarquable intelligence face aux hommes d'un « système » qui opprime et méprise le peuple depuis si longtemps. Ce sont les fondements essentiels des régimes qui sont dénoncés par les manifestants pacifiques : la corruption généralisée et le contrôle permanent par la police politique et par les agents culturels.

« Voleurs de vie, vous avez mangé les pays ! ». « Qui sème la misère récolte la colère » « Quand un plat est

trop salé, on ne change pas de cuillère ».

« Les armées protègent les intérêts des voleurs par la force - Les peuples protègent la paix par la raison ».

Les manifestations du Mouvement sont exprimées dans la langue de l'immense majorité des miséreux habitués de longue date à approcher les réalités par le seul prisme de leur native expérience et qui parlent la langue de la faim et les idées qu'ils comprennent facilement : le pain et les roses.

POÈTE-SAVANT :
Voici la bonne personne pour incarner les espoirs de la Terre.
Mais : qui ?



LA FINANCE
L'ORDURE

LA BANQUE
LA PORCHERIE

LE POUVOIR D'ACHAT
LA HAINE

L'ARMÉE DE PAUVRES
PROTÈGE LES RICHES

Ils votent et ils rotent.



LE BUDGET POUR LA GUERRE
EST UN SUJET TABOU.

LE MINISTÈRE DE LA GUERRE
DÉFEND LA FINANCE.

LES ARMES SONT BÉNIES.

LES TRAVAILLEURS COMPLICES.

L'ARMÉE DE PAUVRES
PROTÈGE LES FINANCIERS.

LA PAIX EST UNE TRÊVE
ENTRE LES MASSACRES.

TU NE TUERAS POINT
SANS SAVOIR QUI TU ES.



L'espoir n'existe pas.
Il n'y a que le malheur.
La joie de vivre.
La rage au coeur.



Pierre MONTMORY

Nizar Ali BADR sculpteur



Le soldat donne la mort et construit l'enfer.

Le soldat fait des veufs, des veuves et des orphelins.

Le soldat sème la souffrance et génère la misère.

Il est aidé par l'ouvrier qui construit les armes.

Les chefs sont nés de la soumission des lâches.

On ne peut donner un cœur à quelqu'un.

La vie sacrée est victime des héros de la mort.

La mort gagne toutes les guerres.

Toutes les guerres sont inutiles.

Les faibles sont violents et bénissent les armes.



DRAPEAUX LINCEULS DES PEUPLES

Pierre Marcel MONTMORY

Maître trouveur :

Toute poésie est faite non pour être dite mais pour être parlée, comme une langue au milieu des langues, pour entendre leur musique étrange ou familière.

L'expression semble abstraite, elle désigne pourtant une sensation nette connue de tout lecteur de poésie, qui la recherche comme une drogue, et qui n'est rien de moins qu'un sentiment d'évidence. La poésie est cela même, un rythme et une image captés en langue immédiatement partagés par le lecteur.

Des rapprochements du réel se rencontrent avec chaque poème. Cette concrétude exacte des poèmes est la seule qualité recherchée et c'est de la façon la plus libre qu'un humain côtoie un autre.

La poésie ignore le nous monophonique, elle n'a pas d'unité idéologique, elle ne pratique pas la monoculture et ne répond d'aucun récit historique consensuel.

Incertaine, la poésie ne va plus de soi comme on pouvait encore le penser et le rêver et n'a pas de réponse aux questions qui lui sont posées.

À défaut de rendre soutenable l'insoutenable étrangeté de l'étranger, Tawhîdî posait que le summum de cet insoutenable survient « lorsqu'il [l'étranger] finit par se vivre étranger dans son propre espace, dans sa propre demeure, étranger auprès de sa famille et des siens ». Et j'ajoutais qu'à la fin du XXe siècle, cet insoutenable perdurait lorsque l'étranger finit par se vivre étranger dans sa propre culture, dans sa propre filiation, étranquement étranger dans et à son propre corps. Ne sommes-nous pas là près de l'expérience mystique ou de l'expérience psychotique, parfois nécessaire pour échapper à l'insoutenable ?



L'étrangeté de l'étranger Par Abû Hayyân al-Tawhîdî

« Où en es-tu d'un proche dont l'exil a perduré dans sa patrie et pour qui se trouvent réduits la chance et le lot en partage auprès de son être cher et de sa demeure ? Où en es-tu, toi, quant à un étranger qui n'a aucun accès à une patrie, ni l'aptitude de s'installer là où il se trouve ? L'étranger apparaît si pâle d'épuisement de par son retrait du monde, si courbé de tristesse, qu'il prend l'aspect d'une outre usée. L'étranger, s'il parle, c'est en discontinu et avec un fond de tristesse ; s'il se tait, son silence n'est qu'effroi et perplexité ; s'il se rapproche, c'est dans une proximité de soumission ; s'il s'éloigne, c'est dans la crainte ; s'il apparaît, c'est dans la posture de l'humilié ; s'il s'éclipse, c'est dans la souffrance ; s'il demande, sa quête ploie sous le désespoir ; s'il s'abstient, c'est que l'épreuve s'approche de lui ; le matin, s'il se réveille, c'est tout blême de tourments et de soucis ; le soir, il se trouve dépossédé de son secret par les événements qui disloquent son intimité ; s'il énonce, c'est dans la crainte ; s'il se tait, c'est dans la déception. Le voici dévoré par l'oisiveté, le voici tout

entier, fané, desséché, flétri. Il n'aspire à la quiétude qu'auprès de quelques semblables pour leur dévoiler ce qu'il maintient caché en son for intérieur, pour se consoler en leur compagnie et se remémorer, en leur présence, son passé de souffrance. C'est alors qu'il déverse ses larmes dans l'assiette de ses joues, souhaitant se délivrer enfin de sa peine. Et l'on dit aussi que l'étranger est celui qui est délaissé par son être cher. Quant à moi, je dirais plutôt que l'étranger est celui que l'être cher fréquente, que l'œil du censeur épargne. L'étranger est celui que le commensal flatte, c'est celui qui se trouve de près hélé ; l'étranger est celui qui est tel dans sa propre étrangeté, celui que nul référent ne lie à un autre ; il est plutôt celui qui n'a nul droit à sa part de droit. Ô toi que voilà !

L'étranger, c'est celui dont l'éclat de la beauté s'éteint avec le déclin de son astre, c'est celui qui s'est éloigné de son être cher comme de ses censeurs, c'est celui dont paroles et actes deviennent étranges, c'est celui qui est devenu à jamais dans l'exil quand il part tout comme il revient, c'est celui qui devient étrange dans ses haillons comme dans sa vêtue. Ô toi que voilà ! L'étranger, c'est celui dont rien que l'aspect énonce des épreuves qui se sont succédé ; c'est celui dont le front témoigne de sa lutte renouvelée contre les tentations ; c'est celui tel qu'en lui-même sa vérité s'estompe d'un instant à l'autre. L'étranger, c'est celui qui est absent alors même qu'il est présent ; il est celui-là qui se trouve présent au sein de son absence. L'étranger, c'est celui que tu ne saurais connaître si tu le voyais, c'est celui que, si tu ne le voyais, tu ne chercherais pas à connaître. N'as-tu pas entendu le poète dire : « *Comment se consoler sans parentèle et sans patrie / Comment se consoler sans coupe et sans commensal / Comment se consoler sans le refuge d'un abri* » ? Tel est l'homme atteint par l'étrangeté. Aussi a-t-il aspiré à une parentèle auprès de

laquelle il trouverait bonne compagnie, à une patrie qui l'accueillerait, à un commensal auprès de qui il dénourerait son secret et ses doléances, à une coupe qui lui procurerait jouissance, à un refuge dans lequel il pourrait se lover. Quant à la description de l'étranger, il demeure enveloppé de toutes parts de tristesse et d'affliction, plongé dans un entrelacs de chagrins et de tourments, cela en lien avec tout ce qui est là de par sa présence et avec tout ce qui est là de par son absence. C'est l'étranger qui succombe de toutes parts sous la charge des épreuves quotidiennes, c'est l'étranger qui baigne dans la consternation et le regret envers tout ce qui est déjà passé et tout ce qui est à venir ; c'est l'étranger que le temps et l'espace ont dispersé jusqu'à la confusion entre toute personne de confiance et toute personne suspecte. En fin de compte, l'étranger est effondré par le sort des catastrophes et des désastres ; à travers sa stigmatisation, il est dégradé de son statut. Aussi s'agira-t-il d'une description que le calame ne saurait tracer et si l'on arrivait à faire apparaître une figure sur le feuillet, c'est le feuillet lui-même qui s'anéantirait. D'ailleurs, il est impossible d'énoncer les mots qui puissent le décrire. C'est qu'il s'agit d'une description de l'étranger qui ne porte pas de nom qu'on puisse énoncer, ni de figure propre qui puisse l'attester, ni de pli qu'on puisse étaler, ni d'excuse qu'on puisse l'excuser, ni de péché qu'on puisse lui pardonner, ni de défaut qu'on puisse masquer. L'étranger serait de l'ordre de l'innommable et de l'indicible. Tel pourrait être l'étranger qui ne s'est pourtant pas déplacé de son lieu de naissance et qui n'a même pas bougé de là où se trouve le souffle d'air qu'il respire. Et le summum de l'étrangeté de l'étranger, c'est de devenir étranger dans sa propre patrie, d'être éloigné et lointain alors même qu'il se trouve dans la plus grande

proximité. C'est que l'objectif de ses efforts est d'oublier l'existant, de dénier le perçu et d'être exclu du familier, afin de rejoindre enfin celui qui le libérerait de tout cela par un don généreux, un soutien efficient, un lieu stable et un horizon à jamais ouvert. Hé toi ! Sache que l'étranger, c'est celui qui s'est abandonné aussitôt qu'il énonce le vrai. S'il appelle au vrai, il est muselé ; s'il cite pour cela une référence, on appelle au mensonge ; s'il témoigne de dignité, il est privé d'eau et de nourriture. L'étranger, c'est celui à qui l'on refuse de quoi subsister lorsqu'il le demande. Et s'il est chevillé par la maladie, nul ne lui rend visite. Que l'étranger soit gratifié ! Celui-là dont le voyage sans retour a trop duré, celui-là pour qui longues étaient les épreuves qu'il subissait sans avoir commis la moindre faute, son calvaire n'a de cesse de s'amplifier, sa souffrance de s'aggraver. Sache encore que l'étranger, c'est celui dont la parole n'est pas entendue lorsqu'il parle. Et si on le voit, personne ne se dirige vers lui. L'étranger, c'est celui qui ressent, lorsqu'il respire, la brûlure de l'affliction et du regret. L'étranger, s'il renonce à parler, est envahi par la tristesse et le chagrin ; l'étranger, c'est celui qui, lorsqu'il arrive à un lieu, s'en retourne sans que personne ne demande si personne ne lui aménage de place ; l'étranger, c'est celui qui n'obtient aucun don lorsqu'il demande ; s'il se tait, on ne l'aborde pas ; l'étranger, c'est celui à qui on n'adresse pas la formule « À tes souhaits » s'il éternue, et s'il tombe malade, nul ne s'informe sur son état. L'étranger, c'est celui devant qui l'on ferme la porte lorsqu'il entame une visite, et s'il demande l'autorisation d'entrer, on renonce à lui faire un signe qui puisse lui donner accès. Hé toi ! L'étranger est en somme celui qui, dans son tout, est affliction, accablement, et dans sa partie, éloignement et dissociation. C'est celui dont la nuit est désolation, le jour tourments, dont le

déjeuner est tristesse et le dîner morosité. Ses opinions sont doxas. En compagnie, il est en discordance, seul il est à l'épreuve. Son secret est transparence, sa peur est patrie. L'étranger, c'est celui qui ne reçoit aucune réponse à son appel, celui qui respecte sans être jamais respecté. L'étranger est celui dont le sentiment d'étrangeté entraîne l'anxiété auprès de son entourage. Il vit une insoutenable étrangeté du fait qu'il perçoit son habit sécurisant comme disloqué. Et il éveille l'effroi et l'anxiété auprès de son entourage parce que le brûlent le ressentiment et l'affliction logeant au fond de lui-même. Hé toi ! Qu'importe tout cela. L'étranger est celui qui informe sur Dieu et appelle à Lui à travers son expérience par-delà le monde sensible. Mais en fait, l'étranger, c'est plutôt celui qui se consume à force de se remémorer Dieu et de Le prendre comme appui. L'étranger, c'est celui qui s'adresse à Dieu rejetant tout autre être que Dieu. L'étranger, c'est celui qui s'est offert à Dieu, ne s'attendant à rien d'autre qu'à Sa récompense. « Hé toi ! Tu demeures en toi-même étranger. Tu demeures substantiellement étranger ! »





Ah! Que la guerre a guerroyé ! Ah! Que la vérité a menti ! Ah ! Les riches plus riches !
 Ah! Que la faim a affamé ! Ah! Que le mensonge est vrai ! Ah! Les pauvres plus nombreux !
 Ah! Que les croyants ont cru ! Ah! Que la paix a payé ! Ah! Le malheur est heureux !



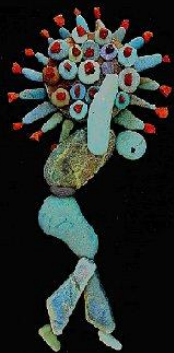
Nizar Ali BADR sculpteur

Pauvre monde empoisonné par les médias !
 Pauvre monde qui se laisse abrutir.
 Pauvre monde qui veut la guerre.

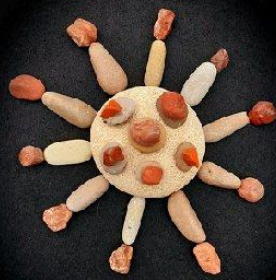
Par peur ils sont lâches et deviennent salauds.
 Par peur ils obéissent à des chefs.
 Par peur ils imitent le troupeau.

Faibles ils sont violents.
 Paresseux ils n'ont point de volonté.
 Timides ils n'ont point de morale.

sculptures de Nizar Ali BADR - poème de Pierre Marcel MONTMORY



VIRUS DU MALHEUR
 pour vivre sans coeur



VIRUS DE L'AMOUR
 pour la vie éternelle



VIRUS DE LA JOIE
 pour rire de tout

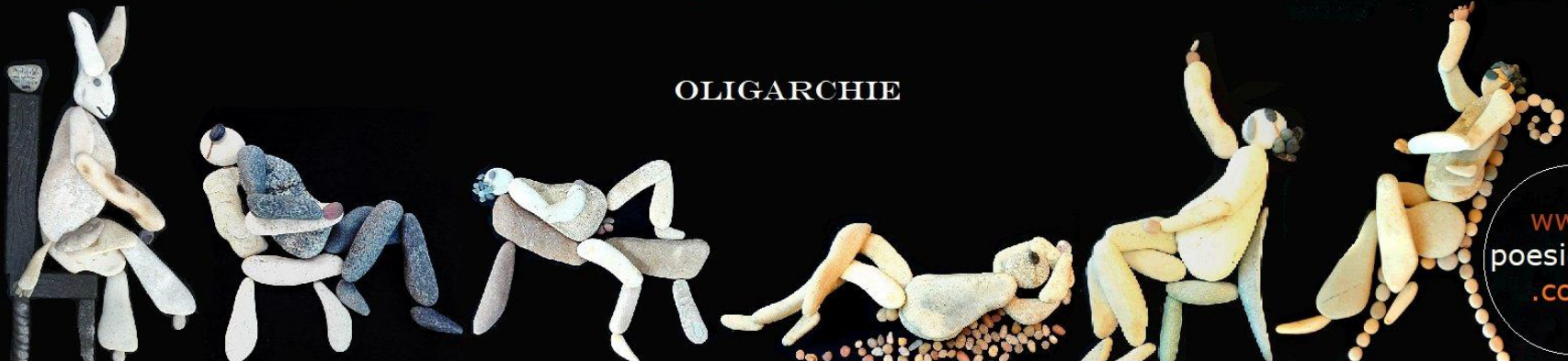


VIRUS DE LA CHANCE
 pour inventer sa vie



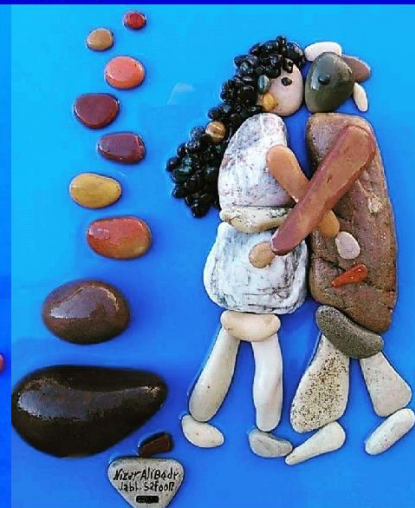
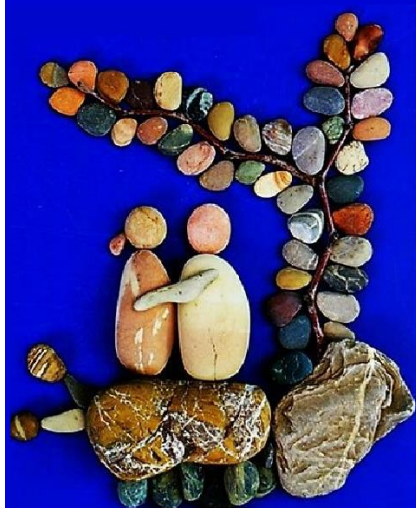
VIRUS DU DON
 pour offrir le beau

OLIGARCHIE



www.
 poesielavie
 .com

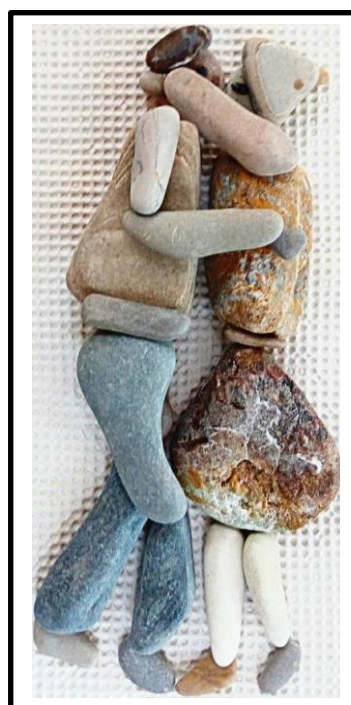
LES AMANTS



Pour fêter des retrouvailles Nous arrêterons le temps Où voulez-vous que s'en aille La solitude des amants

LES MUSES D'ANTAN

Si t'as pas le droit, tu le prends quand même.
 Si on te donne un ordre tu désobéis.
 Si on t'interroge tu te tais.
 S'il faut dire oui, tu dis non quand même.
 S'il faut dormir, toi tu veilles.
 S'il faut veiller, toi tu dors.
 S'il faut le respect, toi tu dis zut.
 S'il faut se taire, toi tu cries.
 Tu es l'ancêtre, le père, le patron, l'ouvrier de ta vie.
 Tu es l'ancêtre, la mère, la patronne, l'ouvrière de ta vie.
 Tu n'entends pas les insultes et les menaces t'indiffèrent.
 Tu ne discutes pas avec les fanatiques tu les ignores.
 Tu n'as pas de pitié pour les victimes.
 Tu plains les bourreaux.
 Tu te moques des juges.
 Tu commandes la police.
 Tu exiges des politiciens.
 Tu désarmes les militaires.
 Tu attends la ruine du béton et du goudron.
 Si tu as faim tu te sers.
 Si tu veux apprendre tu prends.
 Si tu veux aimer tu donnes.
 Si tu veux naître tu chasses la peur.
 Si tu veux vivre tu restes nu(e).
 Si tu veux mourir tu es prêt(e).
 Ton pays c'est la Terre.
 Tes misères sont les frontières.
 Ta malchance les croyances.
 Ton exil dans ton corps.



Tes pensées dans ta tête.
 Tes amours tout autour.
 Tes ennemis enterrés.
 Ton nom oublié.
 Ton chemin secret.
 Ton œuvre ta vie.
 Ta gloire de la poussière.
 Tes rêves des étoiles.
 Ta solitude bonne compagnie.
 Tes amis dans ton cœur.
 Tes enfants éparpillés.
 Tes dettes ignorées.
 Ton crédit à zéro.
 Tes papiers en papier.
 Ton présent éternel.
 Ton passé ennuyeux.
 Ton futur déjà connu.
 Ta destination le cimetière.
 Ta carrière dans le sable.
 Tes paroles dans le vent.
 Tes écrits sur ta peau.
 Et ton drap de peau.
 Sur tes os flottant.
 Et ton sang bouillant.
 Dans ton rire d'amant(e).
 Croque la pomme.
 Roule sur la terre.
 Avec pour chimère.
 Les muses d'antan.

LE POÈME RÉVOLTÉ

Le sujet c'est vous, c'est moi, c'est nous.

L'objet c'est l'amitié.
L'amitié sans laquelle il n'y a pas d'égalité. L'égalité entre les amis.

L'amitié entre nous, poètes et savants, sûrs d'un même nom, d'un nom qui exaspère les impuissants d'aimer.

Nous tous, nous tous qui résistons à des humains n'ayant pas dépassé le stade de la méchanceté; et qui se plaisent à faire du mal, à tout posséder; à ces faibles humains qui ont la seule force pour raison : nous ne leur fournissons pas les armes.

Et le verbe du poème c'est : aimer...

Les drapeaux sont les linceuls des peuples manipulés comme de la clientèle pour entretenir la concurrence capitaliste. Le capitalisme : cette religion au dieu du nom Argent, au nom du Profit et du Crime, et qui : amène la misère.



Mais, direz-vous, tout le monde est capitaliste!

Les animaux aussi sont capitalistes, qui accumulent des vivres pour le dur hiver! Oui, mais ceux-là qui font aujourd'hui pour demain, ne prennent pas plus qu'ils n'ont besoin pour leur propre subsistance.

Le mauvais capitaliste, lui, prend tout pour lui et est toujours prêt - et par tous les moyens, à acquérir toutes les richesses, par la force : il viole, il pille, il tue, il vole à la vie !

L'oiseau ne pique qu'une graine à la fois, ne dort que dans un seul nid à la fois.

L'humain mauvais ne pense pas, il compte !

Le mal accumule tandis que le bon donne !

Il a bien peu d'amis l'humain qui n'a rien à donner.

Le poème crie quand il veut parler et que dure la misère.





SUR LA ROUTE

Sur la route

Un matin de paille

Un après-midi de fauve chaleur

Sur la route où tu ruisselles

Tu es ma pie pucelle

Douce effusion

Douce invention

Douce évolution

Du système de rêves

Rêve !

Sur la route

Un matin de paille

Un après-midi de fauve chaleur

Rouge et rose tu te reposes

Mais te connaître je n'ose

Sur la route

Un matin de paille

Un après-midi de fauve chaleur

N'oublie pas que tu es ma fille

Même si tu t'en vas au travers

Des trous de mon cœur

LE PRIX DES ÉTOILES

Les gens chassés de ce côté-ci

Les gens chassés de l'autre côté

Les gens sont pris dans le mur

Le mur craque

Les gens craquent

Mais les gens se hâtent

De reconstruire ce côté-ci

Comme ce côté-là

Le mur a raison

Les gens ont raison

Mais les gens sont en prison

De ce côté-ci

De ce côté-là

Dans le mur la vie manque d'air

Alors les gens espèrent

Dans le mur mûrissent des graines

Alors les gens ont de la peine



Dans le mur murmure une source

Alors les gens poussent

Le mur va céder

Mais les gens tombent

Le mur se défend

Mais les gens tombent

Le mur grandit

Mais les gens tombent

Comme une tombe

Le mur est silence

Comme une bombe

Le mur est sentence

Et les gens sont des gens

Qui sable et ciment

Tiennent les briques

Jusqu'au firmament



TRAVEN- écrivain -

JE NE PUIS aller au-delà du jour où je vis. Mais je me place au-dessus. C'est ma volonté et c'est ainsi. Un roi a-t-il déjà pu davantage ?

Où cela ?

Et si je ne reconnais pas le gouvernement ?!

Je n'ai qu'à le vouloir et il n'existe plus. Un gouvernement sans gouvernés. Quel gouvernement ? Je n'en ai pas, puisque je ne le respecte pas, puisque je ne le reconnais pas.

Il peut me tuer. En serait-il davantage gouvernement ?

Une pierre que m'a lancée un enfant peut me tuer, un cheval emballé peut me tuer. L'enfant, la pierre, le cheval, en sont-ils pour autant un gouvernement ?

Mais je garde mes mains dans mes poches.

Un soldat du gouvernement peut m'empêcher d'accomplir un travail utile- et est seul utile un travail nécessaire. Un seul soldat. Mais mille soldats gouvernementaux, armés de canons et de tanks, ne peuvent m'obliger à travailler. Ils peuvent me contraindre à rester à mon poste ; mais ils ne peuvent faire que le travail auquel ils me contraignent serve à quelque chose.

Que celui qui a des oreilles entende !

Que celui qui a des mains touche !

Y a-t-il un gouvernement qui soit au-dessus de moi ? Il peut me tuer. Néanmoins je n'y perds rien ; j'y gagne. Un mort est une caisse de résonance que nul tribunal, nulle muraille de prison ne peut me faire taire.

Le gouvernement peut me tuer, je n'y perds rien. Mais le gouvernement perd un homme qu'il comptait gouverner. Et qu'est-ce qu'un gouvernement sans hommes à gouverner ?

Et si ma volonté de ne pas être gouverné compte plus que ma vie ? Ma vie est bornée, être gouverné est sans bornes.

Oh ! Que tu es donc misérable, gouvernement ! Toi qui t'imagines gouverner, et qui n'es rien quand je te nie.

Oh ! Que vous êtes misérables dans vos réunions, à parler et à ne pas agir !

Vous vous repaissez de haine contre un dictateur, qui a déjà signé sa propre chute avec son premier crime.

Votre haine contre lui ? Qui n'a ni âme ni conscience ne sera jamais touché par la haine. Et comment la haine pourrait-elle le toucher, puisqu'il n'a jamais connu l'amour, qu'il n'a été qu'un chef qui avait besoin de subordonnés pour devenir monarque ?

Est-ce qu'un seul de vos chefs a d'autres but que de vous régenter ou se servir de vous pour en dominer d'autres ?

Soyez tous des chefs vous-mêmes !

Que chacun soit son propre chef !

Je n'ai pas besoin de chef. Alors pourquoi vous, qui êtes aussi bien que moi, qui pouvez penser tout comme moi ?

Je ne veux éduquer personne.

Je ne veux persuader personne.

Je ne veux convertir personne ; car si vous pensez, vous connaîtrez la vérité et vous saurez ce qu'il faut faire.

Pensez ! C'est mon droit d'exiger cela de vous, puisque vous êtes des hommes et que vous pouvez penser. Oui, mon droit. Mon droit de toute éternité.

Pensez ! Mais vous ne pouvez pas penser, parce qu'il vous faut des statuts, parce que vous avez des administrateurs à élire, parce que vous avez des ministres à introniser, parce que vous avez besoin de parlements, parce que vous ne pouvez pas vivre sans gouvernement, parce que vous ne pouvez pas vivre sans chef.

Vous cédez vos voix pour les perdre, et qu'en vous voulez vous en servir vous-mêmes, vous n'en disposez plus, et elles vous font défaut parce que vous les avez cédées.

Pensez ! Vous n'avez besoin de rien d'autre. Prenez conscience de la sereine passivité que vous avez en vous, dans laquelle s'enracine votre invincible pouvoir. Laissez d'un cœur apaisé et insouciant s'effondrer la vie économique ; elle ne m'a pas apporté le bonheur et elle ne vous l'apportera pas non plus.

Laissez consciemment pourrir l'industrie, ou c'est elle qui vous pourrira.

Vous faites grève. Bravo, bande de serfs ! L'industrie s'engraisse de vos grèves et vous affame. Vous faites grève et vous gagnez. O vainqueurs ! ce que vous avez gagné, c'est un maigre quignon de pain : pendant que vous fêtiez la victoire, le vaincu a acquis deux domaines. O vous qui vainquez ! Vous qui vous convainquez ! Votre chef en est devenu ministre, fiers vainqueurs !

Qu'avez-vous besoin d'un sofa en peluche ! C'est le signe de votre servitude. Tant que vous tiendrez à votre sofa en peluche, vous resterez esclaves.

Vos chefs n'ont jamais pensé à eux-mêmes, ils n'ont pensé qu'au peuple et au prolétariat. Vous pouvez juger vous-mêmes du succès. S'ils n'avaient pensé qu'à eux-mêmes, s'ils s'étaient concentrés sur eux-mêmes, ils seraient devenus des êtres humains. Mais ils sont devenus des bonzes du parti et vous des esclaves.

Je veux vivre suivant mes propres lois. Je veux être mon propre roi, et en être en même temps l'unique sujet. Nul gouvernement au-dessus de moi et nul gouverné auprès de moi.

Faites de même ! Dites : Je veux ! Dites : Je ne veux pas !

Je n'ai nul besoin de vous. Ni pour diriger, ni pour être dirigé. Non parce que je suis fort, non parce que je suis trop fier, mais parce que je tire parti du fait que je pense. Parce que je n'emploie pas le talent donné à tout homme pour qu'un autre en tire parti, pour être condamné à la servitude.

Faites de même !

Si je veux bâtir une maison trop difficile à bâtir avec mes deux mains, je vous demanderai : Aidez-moi ! Si vous pouvez venir, je vous rendrai la pareille quand vous aurez besoin d'aide. Mais je ne viendrai certainement pas en rajouter et faire de vous des esclaves utilisables.

Ma vie est en sécurité tant que je respecte la vie sacrée de mes semblables. Je n'ai pas besoin qu'on veille à ma sécurité devant ma porte, parce qu'on ne peut rien me voler. Il n'y a de pillards que là

où l'homme possède plus qu'il ne lui en faut alors qu'un autre n'a pas suffisamment.

Mais vous avez besoin de la police. Lorsque deux de vos femmes se chamaillent, vous courez à la police. Quand quelqu'un vous emporte une vieille pantoufle, vous appelez la police. C'est vous qui engraissez la police, qui gavez les juges. En faisant appel à la police, vous lui donnez le droit de démontrer qu'elle est nécessaire.

Mais je vous le dis : Il vaut dix fois mieux, et pour des siècles et des siècles, que la police vienne vous chercher que de faire appel à elle. Celui qui a besoin de la police, la police l'engloutira ; tandis que celui qui n'en a pas besoin, c'est lui qui l'anéantira.

...

Détruis donc la vie économique, non seulement de l'intérieur, mais encore de l'extérieur. C'est sur les ruines de l'industrie que fleurit ta liberté, non sur ses forteresses et ses châteaux.

L'encens à l'église ou le bavardage dans les meetings, c'est la même chose. Lire ou même acheter un journal revient au même qu'apprendre des cantiques par cœur.

Nul dieu ne t'aidera, nul programme, nul parti, nul bulletin de vote, nulle masse, nulle unité. Je suis le seul capable de m'aider. Et c'est en moi-même que j'aiderai les hommes dont les larmes débordent.

Je m'aide moi-même. Frère, aide-toi ! Agis ! Sois volonté ! Sois action !

Tu cries : Vive la Révolution mondiale ! Cela sonne très bien. Mais les câbles téléphoniques sont-ils déjà entre tes nains ? As-tu déjà fait sauter une rotative ? Tu cries : Vive la Révolution mondiale ! Mais ton frère, que tu tiens embrassé, n'entend déjà plus ton cri. Comment l'univers pourrait-il l'entendre ?

Ne t'achète pas d'habit du dimanche et n'aie pas honte, chez toi, de dormir sur une caisse, et d'aller en riant par les rues huppées sans fond de pantalon ; c'est plus faire pour la révolution que chanter L'Internationale ou étudier les tours de passe-passe qu'on à vendre les papes de Washington ou de Paris.

De tout temps, les peuples libres ont été subjugués d'autant plus aisément qu'il était facile de les persuader que vêtir un pantalon de coton est plus beau que d'aller tout nu. Ce sont ces pantalons de coton, dont ils n'avaient nullement besoin et qui ne servaient qu'à leur faire croire qu'ils deviendraient les égaux des bourgeois, qui en ont fait des valets livrés à l'exploitation.

La misérable pacotille de l'émigré ou le sofa en peluche de la femme de prolo, c'est la même chose. Elle fait de l'homme et de la femme toute une classe des esclaves.

Ne raccommode pas ce qu'il faut déchirer !

Ne soutiens pas ce qui doit s'écrouler !

Si une pierre se détache des citadelles de la vie économique et des forteresses de l'industrie, lance-leur aussitôt cent autres pierres.

Si tu ramasses ne serait-ce qu'une seule des pierres qui se détachent et que tu la remettes en place, ta trahison n'est pas moindre que la trahison de l'espion qui te surveille.

Arrache à ton adversaire ses armes qui sont les plus meurtrières. Ses armes les plus meurtrières ne sont pas les canons et les soldats. S'il n'y a pas ton travail derrière, l'or vaut moins qu'un peu de sable.

C'est dans l'industrie que tu veux te dépouiller de tes chaînes ? C'est avec une économie florissante que tu veux abattre ton adversaire ? Ne le disais-je pas que tu es un bourgeois parce que tu penses comme un bourgeois ?

Les affaires du bourgeois ne pourront jamais être les tiennes. L'industrie, qui a donné au bourgeois le pouvoir de t'asservir, ne pourra jamais t'apporter la liberté ou la vie.

L'industrie, telle qu'elle est, ne pourra jamais répondre à ton besoin d'égalité. L'industrie, telle qu'elle est, ne produit rien d'autre que des armes pour t'asservir.

Le chef t'en parlera autrement. C'est bien pourquoi il est chef, et c'est bien pourquoi tu es mené.

Les géniteurs d'enfants s'engluent dans la servitude. Les esclaves engendrent des enfants. Chaque enfant que tu

engendres est un anneau de ta chaîne d'esclave. Achète-toi un sofa en peluche et engendre un enfant, c'est la même chose, qui concourt au même but.

Que tu t'agenouilles et pries Dieu ou que tu remettes tes affaires dans les mains d'un chef, c'est la même chose.

Que tu t'achètes un missel ou une carte du parti, c'est la même chose.

Rejette la pitié hors de toi, car la pitié est la révolution du bourgeois.

Ne pleure pas les victimes qui tombent dans la lutte ; car la larme qui brille dans ton œil emplit d'un espoir de victoire celui que tu dois anéantir.

Que t'importe les victimes qui ont été déchirées par les dents du monstre que tu étais né pour anéantir ? Plus grand est le nombre de victimes que le monstre dévore, plus sûre sera sa fin. Si les dieux eux-mêmes sombrent de faire trop de victimes, pourquoi ce monstre n'en succomberait-il pas plus vite ? Que le monstre dévore les victimes, qu'il soit contraint de s'en encombrer ou de les laisser pourrir dans la rue jusqu'à ce qu'ils empestent l'atmosphère, cela revient au même ; leurs larves dévoreront le corps du monstre.

Tant qu'il y aura des affamés à côté de repus, la pitié des repus sera une insulte aux affamés, et la pitié des affamés vis-à-vis des victimes une consécration et une reconnaissance du droit des repus à être rassasiés aux dépens des affamés.

Entendez, vous avez des oreilles pour entendre !... Pensez, vous avez des cerveaux pour penser !

Mais ne croyez pas ! Ne croyez rien !

Ne faites pas confiance !

Ne faites confiance qu'à votre propre force !

Les peuples n'ont pas d'armes et n'ont pas de journaux. Mais ils détruiront l'empire bourgeois par leur résistance silencieuse. Tous les canons, toutes les bourses d'or du monde n'y pourront rien.

Est-ce que vos affaires ne sont pas aussi sacrées que celles des peuples ?

Vous êtes morts sur les champs de bataille pour ceux que votre trépas a engraisés. Eh, bien, mourez pour vos propres affaires !

LA PENSÉE SAUVAGE ET LA PAROLE SAUVAGE

D'après Mohammed ARKOUN

La pensée sauvage ne profite guère de la fixation de ses créations, de ses données par l'écriture; pour l'étudier, il est donc nécessaire d'emprunter la voie ethnographique qui ne compte pas encore beaucoup de partisans parmi les chercheurs.

On préfère la méthode historiographique adaptée à l'exploration de la culture savante qui a toujours monopolisé l'intérêt des élites cultivées et dirigeantes.

On retrouve toujours le problème de l'interaction entre culture savante et culture populaire.

Les partisans d'un recours libre à toutes les lectures traditionnelles sont condamnés par des jurys de docteurs orthodoxes et des siècles de vigilance officielle.

Les docteurs découpent la parole et la figent avec des règlements pour que la parole ne devienne que la récitation d'une parole inerte.

Les docteurs cousent l'intelligence dans l'obéissance avec un fil de réponses aux questions établies par les patrons.

Les malades tombent dans l'inconscience et délirent en prononçant les paroles injectées. Les docteurs jugent de leur soumission au silence établi en vérifiant les réflexes des malades. Les réflexes des malades ne doivent pas être des pensées mais des paroles établies répétées seulement. Des paroles

annoncées sans jugement possible par *contextuel*) déterminent la forme l'intelligence ou le sentiment, qui serait instantanée du dressage des provoqué par un cœur battant consciences. librement.

Les docteurs imposent la mesure pour chaque mouvement et chaque mouvement ne se réduit qu'à des gestes répétitifs et insignifiants pour le malade. Gestes et paroles sont donc codifiés pour uniformiser les individus.

Si l'être humain et l'intelligence s'unissent pour produire une parole, ils ne produisent rien qui ressemble à la non-vie, à la censure d'une transmission, à l'inertie par le silence de la pensée et la mise en cage du sentiment dans le cœur.

Si l'être humain et l'intelligence cohabitent dans l'Univers, le sentiment profond de la Terre se répand dans tout l'Espace à travers le corps de cet humain.

L'intelligence est la muse éternelle. Mais voici encore le fameux dogme du caractère inimitable, donc miraculeux du savoir. Les patrons définissent la notion de Parole. Les docteurs imposent une attitude constante à la pensée qui se manifeste alors par réflexe suite à un dressage. La méthodologie a une valeur d'ascèse intellectuelle : elle exclut toute intervention de pré-supposés poétiques.

Les docteurs discourent à un niveau métaphorique ; à un niveau narratif ; et à un niveau stylistique. Ces types de discours sont des formes-sens, moules idéologiques. La structure des relations de personnes (*caractère de l'individu*)

dans la communication de l'apprentissage; le cadre spatio-temporel de la représentation du docteur face à ses malades (*mise en scène du théâtre*)

Dis : « *Je me réfugie auprès du patron.*

— *Je parle au nom du patron qui m'a embauché.*

— *Croyez-moi ou ne me croyez pas !* ».

Tu dois ! Tu crois ! Tu es savant ! Gare à toi ! La volonté de ton patron, son savoir infini, sa maîtrise souveraine sur les humains, le monde, le sens de ta vie !

Répète les paroles de ton patron et tu seras un peu lui.

Tu fais ce qu'on te dit car tu penses ce qui est dit quand tu dis ce que tu fais.

Tu es joueur et arbitre. Que ceux qui t'écoutent te suivent et ils seront embauchés !

L'Univers est comme-ci, l'Histoire est comme-ca, ton point de vue s'arrête là.

Attend et voit le signe de ta puissance, tu gonfles ta poitrine, car tu mérites récompense - après si rude décervelage ! Tu jouiras du spectacle de ton patron ! Joyeux domestique ! Tu connais les propriétés de ton patron et son caractère magnanime !

Signe ton contrat. Et tu vivras éternellement pour ton chef, et tu mourras universellement pour lui !

La puissance mobilisatrice du patron, son énergie créatrice, son action concrète sur les hommes et les événements inspireront le domestique poète qui sera l'entrepreneur des fêtes patronales.

Mais, il y a toujours un mais. Un pays différent. Des pays différents. Un temps, des temps différents dans le désordre naturel de la création. Et là, apparaît la culture humaine, souvent très éloignée

de la clôture des cultures du propriétaire, l'art de vivre de l'être humain original. Il mange, il boit, il dort, se reproduit et obéit s'il peut.

L'animal humain a cela du scorpion, il peut s'enfoncer le scalpel de sa queue courbe, et, lorsque le venin pénètre dans la plaie : il pense.

La pensée sauvage. Si tu as une parole à dire : parle ! La parfaite homogénéité du dire et du vécu de ta parole, dit, dans le désordre : le présent, le passé, et le futur. Le cœur du parleur inspire l'intelligence qui ouvre l'espace, donne à penser, imaginer, pour repousser le mal, pour guérir, pour charmer, pour distraire, pour provoquer l'amour.

Les humains ont besoin du témoignage spécifique de la parole sauvage.

Nos amis nous avertissent pour nous guider et nous servent d'intercesseurs avec l'ami élu de notre cœur, près ou loin du patron. Arrive toujours le facteur si quelqu'un écrit une lettre. Arrivent des nouvelles si la pensée sauvage bondit dans le cercle des humains. La lettre, le mot, le génie suspend un moment le sens de la vie pour l'ajuster à l'intelligence créatrice d'une parole. Et quand la parole est retombée, le vent l'a fait s'envoler et il n'en reste que l'écho dans la mémoire de ceux qui l'ont écoutée. Certains répètent la parole entendue en la faisant chanter, d'autres y rajoutent leur propre parole.

Les docteurs des institutions, de la culture, des codes éthico-juridiques s'expriment dans ce qu'ils nomment : l'Histoire Officielle des patrons par des docteurs engagés. Tous les humains ne

savent pas lire, et des paroles écrites en consignes ils n'en déchiffrent rien. Ils comprennent qu'ils ne pourront jamais posséder un livre et, qu'en attendant, ils s'habitueront à ce que les docteurs voudront bien leur dire, et ils penseront ce qu'ils sont en droit de penser, sans avoir la faculté des lettres dans le sang.

La parole sauvage s'affirme sous forme de jets puissants, d'intuitions fécondes, de percées inattendues, d'audaces encore inexplicables. Au début la parole sauvage est indécise, la parole sauvage ne sait si c'est le commencement ou la fin, elle cherche. Et puis la parole va passer de la phase de réflexion personnelle libre, de quête ouverte du sens, à celle du culte des patrons.

Et les docteurs racontent une histoire positiviste et attentive aux seuls faits attestés par des documents « authentiques » fournis par le patron.

La pensée sauvage ignore les limites. L'Histoire officielle est un des modes d'expression de vérités vécues par des collectivités ; comme tel, elle doit être intégrée dans une histoire compréhensive, visant la reconstitution, à la fois exhaustive et explicative du transfiguration par des consciences, des personnages et des événements constituent l'Histoire de la Parole Sauvage.

L'interprétation des signes comme éléments symboliques d'une culture - en exégèse, est l'ensemble des règles permettant de déterminer tout à la fois le sens littéral de la parole et son sens

existential, c'est-à-dire sa valeur universelle dans l'histoire de l'Humanité.

- Si tu pries Dieu, sois le dieu !

- Si tu veux, tu peux !

- Si tu sais où se trouve ta bouche, travaille !

Les docteurs pratiquent le passé, des notions diverses, des situations historiques changeantes, sur la table des significations idéales dressée dans la parole d'avant.

Les parleurs sauvages actualisent l'Histoire et réalisent le présent en voyants ! De subtiles visions provoquées par la parole. Quand la parole retombe au centre du cercle, où les auditeurs prennent parole, portée par tout le temps d'un souffle.

La parole sauvage est le retour à la forme vraie de toute existence humaine : c'est l'attitude hospitalière, la politesse de l'amour.

Suis ta parole et ne suis pas d'autre parole que la tienne.

Ai l'expérience !



La paresse de volonté et la timidité morale sont les deux maladies essentielles à l'appauvrissement volontaire.



(Histoire de Paris) **CHIFFON**

Il était une fois une petite souris qui s'appelait Chiffon. C'était une jolie fille qui vivait dans les rues de la Ville. Elle se promenait d'un quartier à un autre, avec à son bras un petit panier en osier. Et elle était magicienne.

Elle chantait sur les places le mystère de sa création.

Tout le monde aimait Chiffon. Sauf les jaloux parce que Chiffon apportait la joie de vivre. Elle riait et sautillait sur le macadam et elle dansait une ronde autour de laquelle se pressaient les badauds et les badaudes.

Chiffon était la vedette à Paname. Elle faisait tourner la ronde des rires et des pleurs.

Ses ennemis ne pouvaient s'empêcher de rire et de pleurer mais ils étaient jaloux et avaient envie de la mordre.

Et Chiffon chantait, sa jolie voix était si belle et si puissante qu'on l'entendait de loin et la reconnaissait.

On courait au spectacle de la souris.

Une nuit, Zigotto, un énorme chat rapiécé à l'âge antique passa près de la place où Chiffon donnait une représentation de ses talents.

Zigotto venait des ruelles malfamées de la Ville. Il levait la patte sur la roue d'une voiture quand la voix mystérieuse commença.

La voix venait de loin. D'un élan il sauta en haut d'un mur et du mur dans une gouttière, et de la gouttière il grimpa sur le toit. Du haut du toit le chat voyait la place. Des gens faisaient la ronde en

chantant et se donnaient la main en tournant, gesticulant autour de la même Chiffon qui s'égosillait en poussant sa goulante de souris.

Les sons aigus de la voix de Chiffon percent les oreilles du vieux matou. Zigotto a des frissons qui lui hérissent son poil noir.

Zigotto baille et se laisse tomber et dégringole du toit par le chemin de la gouttière. Sans que l'on sache par quel miracle, il arrive sur le pavé de la place, se faufile entre les jambes des fêtards. Il s'assoit sur le bord du cercle. Il contemple avec ses deux yeux usés. La jolie petite souris se donne comme une diva.

Chiffon finit sa chanson sur une note pathétique. Et toutes les choses vibrent, et la note de sa voix monte plus haut. Le monde sur la place regarde le ciel.

Zigotto a assisté au miracle et, malgré sa longue expérience de vie sur cette terre, il est étonné de ce qu'il vient de vivre. Il a vu et entendu comme tout le monde, et la souris a disparue.

Comme les autres spectateurs, il est un peu déçu car il aurait aimé voir la suite du miracle. Zigotto garde en lui le souvenir agréable de cette souris qui lui procure des idées appétissantes.

Zigotto se promet de rencontrer à nouveau Chiffon mais, cette fois il essaiera d'en savoir plus, sa curiosité naturelle de chat le pousse à agir.

Le vieux matou retourne dans sa ruelle. Il s'endort et rêve.

La Ville se repose de la journée et laisse aux gens de la nuit la liberté de profiter d'elle. Ainsi, pendant que les honnêtes gens dorment, les souris, et les rats dansent avec la Ville.

Cette nuit-là, Chiffon donne rendez-vous à un rat, un bon ami à elle. Ce rat s'appelle Filoche. C'est un bon gars qui a fait son trou en ville. L'air triste et songeur, son museau traîne au ras du sol. Pourquoi ce rat est-il si triste ?

Parce qu'il est orphelin, Filoche. Son fil est rompu. Et, quand il essaie d'en rassembler les bouts, cela lui fait un nœud chagrin dans le ventre.

Filoche traverse l'avenue déserte. Il marche au milieu du trottoir sans se presser. Il contemple la nuit étoilée, le ciel bleu pur au-dessus de la Ville illuminée. Filoche trotte dans le vent des rues. La nuit moulée dans l'ombre violette avec un bouquet de feux d'artifices répand son parfum d'ambre. Une nuit voluptueuse.

Filoche tourne dans une rue chic avec ses vitrines brillantes d'or. Il renifle le macadam propre où les traces de souliers ont une odeur de talc. De temps en temps il renifle une odeur de pieds et il sait que quelqu'un est passé par là qui n'est pas du quartier. Un quartier où les chiens font là où on leur dit de faire. L'ordre règne même dans le caniveau.

Chiffon est assise sur un banc, son petit panier à côté d'elle. Elle noue son fichu quand Filoche arrive.

- Bonjour Chiffon.

- Salut, Filoche.

Ils se font la bise sur le museau et Filoche s'assoit sur le banc à côté d'elle.

Chiffon croise les jambes et appuie sa tête sur une main. Elle a l'air d'une penseuse.

Filoche gratte ses poches. Il en sort un petit paquet de tabac gris avec des feuilles pour rouler, et une grosse boîte d'allumettes. Il confectionne une cigarette et Chiffon commence à lui parler dans le silence de la place; le murmure des eaux dans le caniveau et les coups de vent des rues.

- J'ai réfléchi. Mais j'ai rien trouvé. Quand on rêve on est riche. Au réveil on est pauvre. Je n'aime pas les rêves. Je jouerai. Pour repousser la nuit.

Chiffon se redresse sur le banc, ses petits pieds ne touchent pas le sol. Elle se tient droite et tourne la tête vers Filoche qui fume.

- Il faut empêcher la nuit de descendre sur la Terre. Il faut qu'elle reste en haut du ciel. On doit la voir éclairée sinon on se perd dans le noir. Le noir. La peur de vivre pas du tout.

Chiffon saute du banc. Elle marche de long en large en agitant ses mains. Filoche pose sa veste parce que le temps est bon. Il s'étale, décontracté, sur le siège du banc.

Chiffon s'emballe.

- Allons, Filoche, il faut quitter notre apparence, rejoindre les lutins pour la danse.

Filoche ouvre enfin la bouche, une volute de fumée âcre s'envole et Filoche, dans un nuage, invente une réplique :

- J'suis pas pressé pour faire rien. Mais, s'il faut allumer les lampions de la fête, moi, je suis partant.

Chiffon prend sa corde à sauter dans son panier.

- En avant, Filoche. Suis-moi, j'vais dans les Halles.

- Les Halles ? C'est un trou à rats.

- Justement, on va les rassembler.

- Pour un grand soir?

- Un super chaud !

La petite souris crie. Le rat saute en l'air, retombe sur ses pattes, crie son enthousiasme. Il remet sa veste, Chiffon se passe la patte sur le museau et époussette sa robe grise.

Ils sont prêts. Ils se prennent par la main et partent du même pied en direction de la joie.

La joie de vivre a des amants.

Chiffon et Filoche descendent le boulevard, la nuit est presque noire. Les réverbères font des tâches de lumière saumâtre à travers l'épaisse buée grise qui enveloppe la Ville.

Tout le monde dort. Sauf la Ville qui veille avec les gens de la nuit. C'est le banquet de l'ombre, des feux follets. Parfois sont invités des trous noirs et des comètes. Les étoiles filantes font le service en robes de cristal.

Filoche lève la tête et aperçoit la Lune à travers les nuages. Le vent mauvais soulève la poussière et la sueur de la Ville.

- Je n'aime pas ce temps. La Lune est cachée par des nuages d'encre.

- Mon étoile n'est plus là.

- Dépêchons-nous, il va pleuvoir.

- On s'abritera sous une porte cochère.

- Ça nous rappellera le bon vieux temps.

- Ça fait longtemps qu'on s'est connus.

- À la dernière... Ce jour-là j'avais gagné un paquet.

- Fini c'temps là.

- Oui, mais ils ont encore besoin que j'leur donne.

- Que veux-tu leur donner, tu ne possèdes rien.

- J'ai quand même quelque-chose qu'ils n'ont pas.

- Qu'est-ce qu'y z'ont pas, Chiffon ?

- La joie de vivre.

- Ah, ça, alors, c'est vrai. Tu es la joie de vivre personnifiée.

T'es ma mascotte, Chiffon.

- Non, je ne suis pas à toi.

- Pourquoi ?

- Je ne suis à personne.

- Et moi, j'suis tout seul ?

- Mais non. Tu comprends pas, toi, c'est pas pareil. Je t'aime bien.

- C'est vrai ?

- Mais, oui, Filoche, c'est vrai que je t'aime bien.

- C'est chouâtte.

Ils marchent vite dans l'obscurité. Des rares voitures passent en frôlant l'air tiède et humide de l'avenue. Les façades de pierres sont noires charbon.

- On va passer prendre Pantruche, notre ami chien.

- Tu sais où il niche ?

- Près de la place du Châtelet, rue aux Ours. Il a installé son atelier dans une cour. Il peint jour et nuit.

- T'aimerais qu'on l'emmène avec nous ?

- Ce soir, oui, on va passer le prendre.

Ils accélèrent le pas. La nuit est partout.

Ils traversent le boulevard Sébastopol, prennent la rue aux Ours. Au coin de la rue Quincampoix, ils pénètrent dans un immeuble moyenâgeux, haute maison de trois étages surmontés d'un toit pointu. Sous ce toit vit un artiste chien qui peint des gouaches et des aquarelles de Paris. Il s'appelle Pantruche. Mais, qui est-il vraiment ce chien ?

Une dernière pluie de cordes s'abat sur la Ville. Zigotto ronfle sur son galetas. Les premiers rayons de l'aube fendent l'obscurité du grenier. Des perles d'eau suspendues à des fils de soie.

Les moustaches du matou frémissent, un rayon de soleil lui chatouille la paupière, il ouvre un œil. Ses oreilles déchirées se dressent pour écouter la rumeur qui se lève.

Zigotto se pelotonne quand il perçoit des cris et des rires et les sons d'un orchestre qui bat des mesures endiablées de blues.

Zigotto souffle dans le vide, se hérissé sur ses pattes maigres et crache la gueule grande ouverte pour montrer ce qui lui reste de crocs. Il roupète après les faiseurs de bruit; les empêcheurs de dormir en ronronnant.

Zigotto s'attend à voir surgir quelque ennemi. Le grenier est vide. L'orchestre infernal et les cris de la bamboula continuent.

Soudain la plainte lascive d'un saxo ténor vibre en trémolos. Le plancher et la toiture du galetas du chat sont agités par la tempête de sons, l'orage de bruits, le raz de marée des cris perçants. Zigotto hurle un miaulement d'effroi, toutes griffes dehors, il saute en l'air en rebondissant sur ses pattes squelettiques, crache tous azimuts. Puis il se sauve en courant plus vite que lui-même par la porte du grenier. Il saute dans l'escalier et se laisse rouler en boule ébouriffée qui crache, miaule, explose de fureur.

Zigotto se retrouve vite dans la rue, cabossé et chiffonné, les moustaches en désordre et la cervelle à l'envers. Il traverse, s'arrête près de la roue d'une belle Cadillac, lève la patte et pisse un long jet d'urine sur la jante en argent, souillant le caoutchouc du pneu tout neuf.

Zigotto est fier de lui.

- Ça, ça sera pour les chats de lux en attendant qu'ils se fassent bouffer par les rats - pense ce matou des rues.

Au troisième étage, dans l'atelier de maître Pantruche, la fête fait le beau temps.

Dehors, le vent balaye les derniers nuages et sèche le macadam noir de pluie qui redevient gris poussière de ville.

Pantruche souffle dans son saxophone et une volée de notes s'éparpille dans l'atmosphère surchauffée de l'atelier. Chiffon l'accompagne avec son harmonica, elle tape le rythme avec ses pieds en dansant. Les griffes d'or de Filoche pincent les cordes de la guitare. En un accord final les trois musiciens se rejoignent. Pantruche pose son saxo et regarde par la fenêtre. En bas, dans la rue, l'agitation des hommes et des marchandises a déjà commencée à cette heure matinale.

Pantruche ouvre la fenêtre et crie : Zigotto, Zigotto !

Le vieux matou entend son nom et reconnaît la voix de Pantruche. Il grimpe à perdre le souffle les trois étages de la maison où habite Pantruche.

Le maître a à peine ouvert la porte que Zigotto paraît.

- Bonjour maître.

- Bonjour Zigotto. Je t'ai fait venir parce que je tiens à te présenter mes amis que voici : Filoche et Chiffon.

- Pour ce qui est du bonhomme, je connais pas. Mais, pour la dame, on s'est déjà vus.

Chiffon fait la timide. Filoche s'approche de plus près pour voir l'ami de Pantruche. Zigotto ne quitte pas des yeux Chiffon.

- Alors, ma jolie, tu viens montrer tes talents à maître Pantruche ?

Pantruche prend la parole pour expliquer :

- Ils sont venus me chercher hier soir pour aller faire la fête mais le mauvais temps nous a obligé à passer une nuit blanche ici, à causer, à blaguer et puis, comme tu vois, ce matin, on s'est mis en train, en musique.

Zigotto se tourne vers Filoche qu'il examine de haut en bas et de bas en haut. Filoche sent le regard scrutateur du chat qui le découpe avec un laser.

- T'es costaud et pis t'as pas l'air bête, lui dit Zigotto.

- J'ai mon certificat et puis chais m'battre.

- T'auras pas l'occasion de te battre avec Zigotto, souligne Pantruche.

- Les amis de mes amis sont toujours mes amis, rétorque le chat.

Et alors ils se mettent à parler tous en même temps. Pantruche élève la voix au-dessus des autres et annonce :

- À table.

Le chat, la souris et le rat s'assoient autour du plat fumant que Pantruche a posé au milieu d'eux. Des viandes rutilantes, des poissons dorés, des os moelleux.

Pantruche sert à la souris un bol de lait avec des croûtes de pain dur pour tremper dedans et un gros morceau de gruyère avec des trous.

- Que c'est beau, dit Chiffon.

Les amis dégustent le repas de fête dans le silence gourmand. On entend le bruit des mandibules qui mastiquent. Le croquement des os, les coups de langue, les grignotements de pain.

Pantruche ouvre une bouteille de vin et les amis se passent le goulot.

Ils rient de toute leur gueule. C'est des hum. Des oh. Des ha. Des olala. Des que c'est bon. À la tienne, passe-moi la boutanche, que je me rince le gosier.

Ils lèchent leur plat jusqu'à la dernière miette.

Les quatre compères sont repus. Zigotto, Filoche et Chiffon sont affalés dans les fauteuils et commencent à digérer en somnolant.

Pantruche erre dans son atelier au milieu de ses toiles. Il cherche l'inspiration du moment. Il marche de long en large devant sa dernière création installée sur le chevalet.

C'est une grande toile représentant un bout du trottoir de l'avenue de Clichy, devant le célèbre cabaret du Moulin Rouge. Au-dessus du Moulin Rouge, des maisons du quartier avec, au lointain le dôme du Sacré-Cœur, et un bout du ciel.

Maître Pantruche est un maître reconnu par les peintres de Montmartre. Il peint Paris, il recrée l'ambiance des rues, l'atmosphère de la Ville avec des galeries de portraits de gens de tout acabit.

Les messieurs de la critique, préférant l'art conceptuel des salons petits-bourgeois, ont profané l'art populaire du maître incontesté du tout à la rue, et ces messieurs, à l'âme policée, ces messieurs qui détruisent en une nuit ce que les artistes font en une vie, ont déclaré récemment que Pantruche ne peignait que des merdes de chien. Le maître leur a bien répondu en leur disant:

- Je ne vais tout de même pas me mettre à mordre. Je peints, et vous jappez, vous aboyez : chacun son métier.

Maître Pantruche s'agite devant son tableau, les convives font silence en l'observant car chacun sait qu'il va parler.

Pantruche est un vieux chien du quartier, il y est né, il y mourra sans doute. Son poil roux usé est tâché de peinture. Son regard de myope se pose sur les choses avec acuité, ses propos perspicaces sont écoutés par la tribu des bonnes gens.

- Le problème de la culture, c'est qu'il y a beaucoup d'agents conservateurs. Cette pollution empêche les jeunes plantes de gravir. Comment voulez-vous profiter du soleil quand vous êtes enduit d'une couche de pétrole ? C'est impossible ! Alors, pourquoi puisez-vous toujours dans les mêmes sources polluées, vos produits exterminateurs ?!

Silence. L'assemblée ronronne. Le maître de parole reprend :

- Nous avons ici une toile d'artiste peintre; le public; et, au milieu, l'auteur du tableau. Quel est selon vous le plus important des trois ?

- Ta mère, lui souffle Zigotto.

(rires)

- Toi, Pantruche, dit Chiffon.

- Non, dit Filoche, le plus important des trois c'est la toile qui te fait vivre grâce à la générosité du public.

- Et qu'est-ce qui est le plus important pour un peintre qui est censé vivre son époque ?

- C'est quoi : époque ? demande Chiffon.

- Époque c'est aujourd'hui, simplifie le maître.

Pantruche regarde les animaux dans les yeux. Une cour des miracles avec leurs portraits dans son espace mental sensible. L'artiste s'extasie devant ses amis ébahis.

- Le plus important de tout, mes amis, c'est ce qui se passe devant la toile. J'ai beau renifler mes peintures depuis cinquante ans, essayer même de peinturlurer avec ma queue, ma conclusion la voici : ce qu'il y a de plus IMPORTANT dans mon œuvre c'est ce que j'ai vécu en étant devant mon chevalet, en tant que peintre. Vous devrez juger mon travail en connaissance de cause, messieurs les critiques - mais vous jugerez aussi en fonction de vous, si vous avez du cœur et des tripes. La critique fait partie du bonheur car elle participe à sa perfection. Tandis que ces messieurs-dames qui ont pour profession de foi de critiquer le travail des autres et qui ont de plus les bras à l'envers : ces critiques sont un malheur à la critique.

Zigotto s'est assoupi sur le tapis, Chiffon rêve en fixant le pompon du bonnet sur la tête de Pantruche perdu dans ses paroles. Filoche grimace d'effort et tend ses deux oreilles pour attraper chaque syllabe.

Chacun comprend à sa manière.

Le chien Pantruche se couche sur le tapis devant sa toile de maître. Le rat Filoche vient se blottir entre ses pattes de devant, leurs moustaches se touchent presque. Et le vieux, très vieux matou Zigotto ronfle au fond des coussins et Chiffon, la tite souris, palpète de vie.

Pantruche, Filoche et Zigotto. Et une souris, une drôle de souris.

Elle s'appelait Chiffon et nous faisait rire et pleurer en rond.

La maison faillit s'écrouler sous les coups redoublés dans la porte. Les bêtes sursautent ensemble.

Un grognement horrible se fait entendre et le bois et les pierres des murs tremblent, les trois peluches claquent des os.

- Ou-vrez !

Les deux syllabes prononcées comme une sentence à venir, un couperet qui va descendre et trancher le nerf vif de la vie aux coupables dont on attend les noms.

- Qui est-ce, ose souffler le chien.

Une voix de cochon vocifère :

- Monsieur, Verrat, propriétaire !

- Merde de cochon, dit le chien. J'ai pas payé mon loyer au taulier.

Pantruche est aux abois.

- Attendez ! Crie une voix jolie qui sort du haut de l'armoire - Chiffon s'y est réfugiée au moment de l'attaque.

Mais le cochon ne l'entend pas de cette oreille là et fait feu de tout son bois en vociférant à nouveau :

- Deux mille cinq cents francs, monsieur Pantruche, artiste peintre de son triste état.

Le chien grogne de colère à l'insulte. La porte rebondit dans ses gonds. Le verrat donne des coups de butoir avec son groin, fâcheux.

- Je vais chercher dans ma cachette dit Chiffon et elle dégringole de l'armoire puis disparaît.

Le chien, qui retrouve soudain confiance, gueule, pour faire rire ses amis et faire enrager le propriétaire :

- Vivra bien qui verra !

Les animaux rient comme des bêtes, monsieur Verrat trépigne avec ses sabots.

Dans l'atelier, c'est la liesse lorsque Chiffon apporte son petit panier rempli de monnaie. Le rat aide la souris à glisser les pièces et les billets de banque sous la porte comme dans la fente d'un guichet de banque.

- Deux mille quatre cents quatre-vingt-dix-neufs francs. Il manque un franc.

Filoche :

- Ça fait beaucoup moins cher sur l'étiquette et puis c'est le franc symbolique pour les dommages et intérêts à cause que vous êtes un cochon.

- C'est de la ségrégation, répond l'intimé.

- Les cochons n'ont pas encore été réhabilités, ajoute Zigotto.

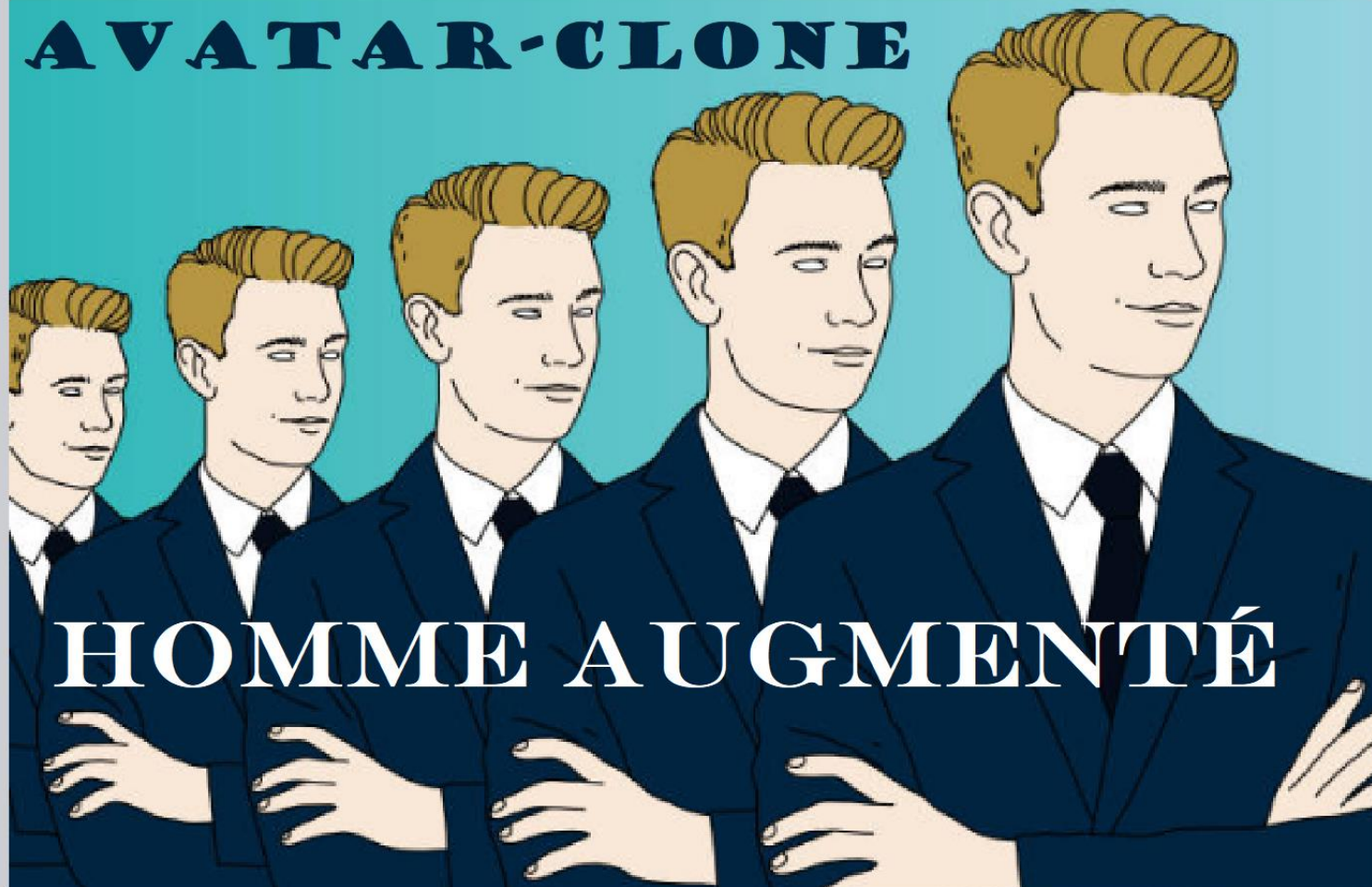
- Faut que tout le monde mange, ajoute le rat.

- Faut partager. Souligne la petite voix.

On aime la vie comme on est son amant.

Extrait du conte musical LA FARANDOLE de Pierre Marcel Montmory
Joué dans le monde

AVATAR-CLONE



HOMME AUGMENTÉ

MONTMORY

www.poesielavie.com



HUMAINS AMÉLIORÉS

HORS SÉRIE - BÂTARDS



Nizar Ali BADR sculpteur

Gavroche et Chiffon



Le grand Victor Hugo m'inspire car les légendes se répètent par échos de siècles en siècles. J'ai interprété Gavroche tout au long de ma vie, celui des "Misérables"; mais j'ai aussi créé pour lui d'autres histoires, des scènes parlées, des pantomimes, des chansons en imaginant que Gavroche n'était pas mort sur la barricade rue Rambuteau en chantant mais qu'il s'était endormi et se réveillait aujourd'hui. J'ai joué cette version moderne pendant 20 ans ! Ma compagnie de théâtre musical s'appelait Gavroche et Chiffon, et Chiffon - la sœur de misère de Gavroche, a toujours la joie de vivre tandis que Gavroche est triste et révolté et croît à la révolution sociale...) donc, Chiffon, une petite souris de Paris, une grisette des faubourgs, est le personnage de femme-clown que j'ai créé sur mesure pour ma compagne; nous avons joué ensemble dans beaucoup de pays - mes contes musicaux "La farandole" et "La bamboula". J'ai créé un répertoire riche de scènes, de monologues, soliloques, chansons, chansonnettes, airs d'opérette, une "Messe pour une petite grande âme" - des chansons de gestes, etc. Pierre Marcel Montmory - maître trouveur

Paysans dont la simple histoire
Chante en nos cœurs et nos cerveaux
L'exquise douceur de la Loire
Et la bonté des vins nouveaux,
Allons-nous, esclaves placides,
Dans un sillon où le sang luit
Rester à piétiner au bruit
Des Marseillaises fratricides ?...

En route ! Allons les gars!
Jetons nos vieux sabots
Marchons, Marchons,
En des sillons plus larges et plus beaux

A la clarté des soirs sans voiles,
Regardons en face les cieux ;
Cimetière fleuri d'étoiles
Où nous enterrerons les dieux.
Car il faudra qu'on les enterre
Ces dieux féroces et maudits
Qui, sous espoir de Paradis,
Firent de l'enfer sur la "Terre" !...

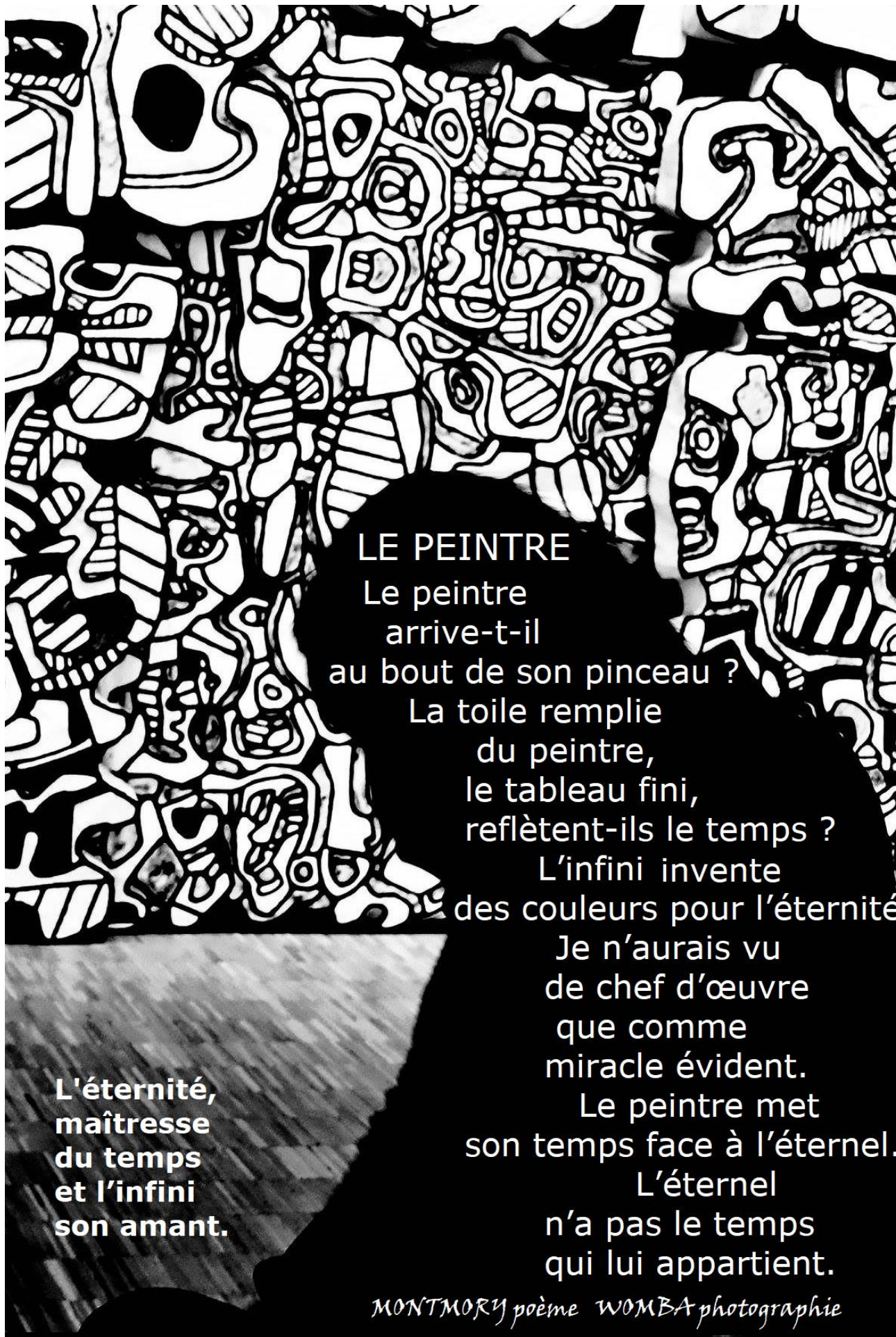
Ne déversons plus l'anathème
En gestes grotesques et fous.
Sur tous ceux qui disent : " Je t'aime "
Dans un autre patois que nous ;
Et méprisons la gloire immonde
Des héros couverts de lauriers :
Ces assassins, ces flibustiers
Qui terrorisèrent le monde !

Plus -de morales hypocrites
Dont les barrières, chaque jour,
Dans le sentier des marguerites,
Arrêtent les pas de l'amour !...
Et que la fille-mère quitte
Ce maintien de honte et de deuil
Pour étaler avec orgueil
Son ventre où l'avenir palpite !...

Semons nos blés, soignons nos souches !
Que l'or nourricier du soleil
Emplisse pour toutes nos bouches
L'épi blond, le raisin vermeil !...
Et, seule guerre nécessaire
Faisons la guerre au Capital,
Puisque son Or : soleil du mal,
Ne fait germer que la misère.

Gaston COUTÉ





LE PEINTRE
Le peintre
arrive-t-il
au bout de son pinceau ?
La toile remplie
du peintre,
le tableau fini,
reflètent-ils le temps ?
L'infini invente
des couleurs pour l'éternité
Je n'aurais vu
de chef d'œuvre
que comme
miracle évident.
Le peintre met
son temps face à l'éternel.
L'éternel
n'a pas le temps
qui lui appartient.

**L'éternité,
maîtresse
du temps
et l'infini
son amant.**

MONTMORY poème WOMBA photographie

« Mon grand ami poète
Pierre Marcel Montmory
écrit un poème qui inspire
l'humanité et des questions
qui touchent tous les
individus, groupes et
peuples.

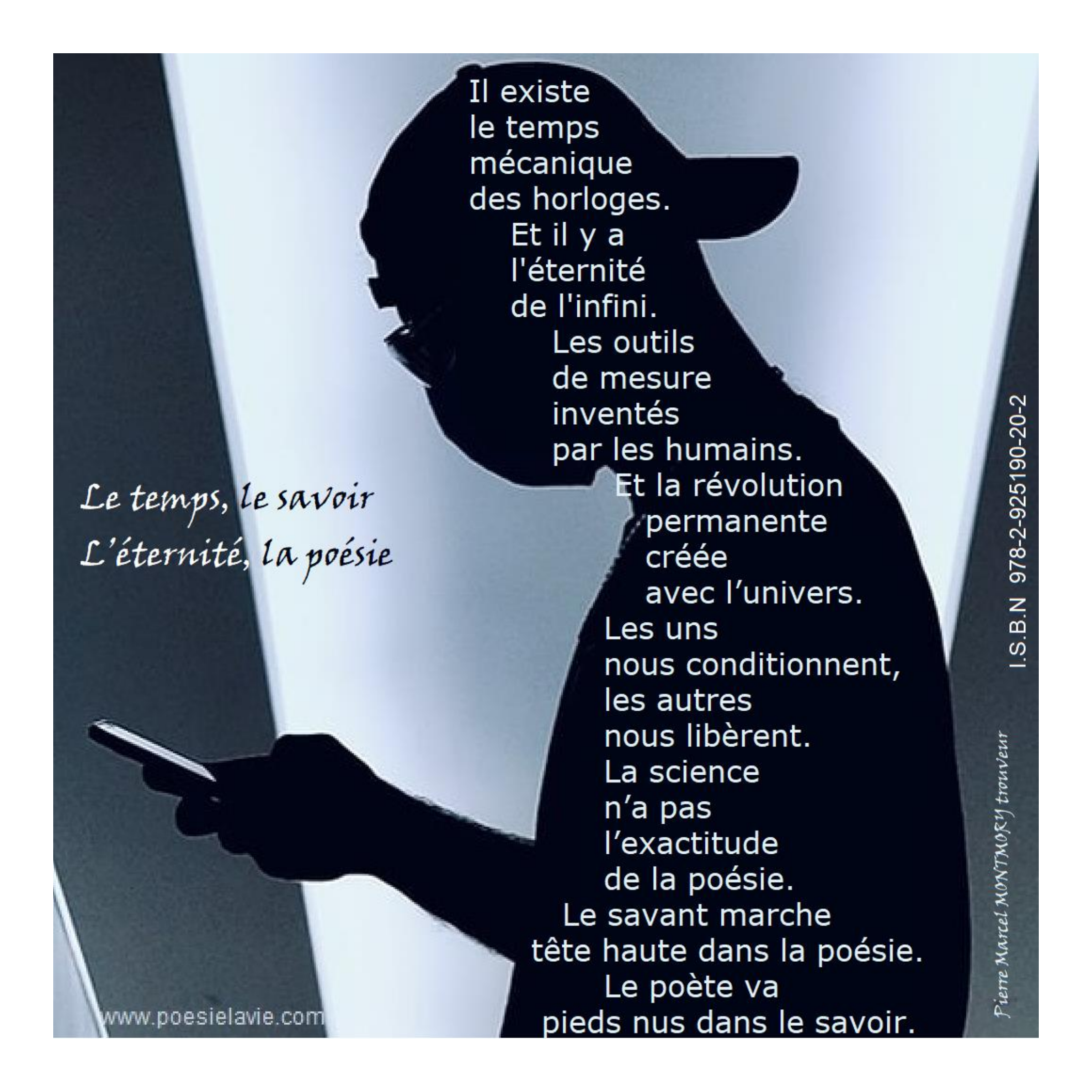
Il écrit sur toutes les
conditions humaines et les
concepts politiques qui
gouvernent les esprits,
dirigent les comportements
créent la guerre ou créent
la paix.

Chaque fois qu'un
chemin s'ouvre devant
nous pour remettre en
question ce que nous
voyons et remuer les
esprits dans une tentative
d'être le dernier avant le
grand désastre... »

Il est dirigé par
beaucoup de ses poèmes
et écrits divers dans de
multiples sphères. Il a son
journal qu'il distribue
gratuitement aux lecteurs
et en dépose toujours des
copies à la Bibliothèque du
Québec au Canada ».

IKHLEF Abdel

(Professeur à l'Université de
Constantine – Algérie)

A black silhouette of a man with glasses, shown in profile from the chest up, holding an open book. The background is a light blue gradient with a dark blue vertical band on the left. The text is overlaid on the silhouette and background.

Il existe
le temps
mécanique
des horloges.

Et il y a
l'éternité
de l'infini.

Les outils
de mesure
inventés
par les humains.

Et la révolution
permanente
créée
avec l'univers.

Les uns
nous conditionnent,
les autres
nous libèrent.

La science
n'a pas
l'exactitude
de la poésie.

Le savant marche
tête haute dans la poésie.

Le poète va
pieds nus dans le savoir.

*Le temps, le savoir
L'éternité, la poésie*